

Henri James

L'élève

suivi de

L'autel des morts



BeQ

Henri James

L'élève

suivi de

L'autel des morts

nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 14 : version 1.0

L'élève

(The Pupil)

(La Revue de Paris, juin 1921.)

Traduit par L. Wehrlé et M. Lanoire.

I

Le pauvre jeune homme hésitait et temporisait. Il lui était bien difficile d'aborder la question rétribution, de parler argent à une personne qui ne parlait que sentiment et semblait ne s'intéresser qu'aux choses du grand monde. Prendre congé, pourtant, eût été s'engager de façon définitive. Et il voulait auparavant régler ce côté conventionnel de son affaire. Mais il était embarrassé par les façons affables de cette grosse dame. Assise devant lui, elle tâchait d'introduire une main dodue et chargée de bagues dans un gant sale. Et, tout en pressant ce gant, tout en le faisant glisser, elle répétait des tas de choses excepté ce qu'il aurait voulu entendre, c'est-à-dire le chiffre de son traitement. Juste au moment où il allait nerveusement sonder le terrain, le petit garçon revint – le petit garçon auquel Mrs Moreen avait dit d'aller chercher son éventail. Il revint sans éventail, remarquant sur un ton détaché « qu'il ne

pouvait pas le trouver ». En laissant échapper cet aveu cynique, il dévisagea hardiment le candidat à l'honneur de prendre en main son éducation. Ce dernier se dit, non sans mélancolie, que la première chose à apprendre à son petit élève serait de paraître s'adresser à sa mère en lui parlant et surtout de ne pas lui faire de réponse aussi inconvenante.

Lorsque Mrs Moreen s'était avisée de ce prétexte pour éloigner son fils, Pemberton avait supposé que c'était précisément dans l'intention d'aborder le sujet délicat de sa rémunération. En réalité il ne s'agissait que de dire sur cet enfant de onze ans des choses qu'il valait mieux qu'il n'entendît pas. Elle vanta ses qualités de façon extravagante. Mais à certains moments, elle baissait la voix, soupirait et se frappait le côté gauche d'un geste familier : « Il y a pourtant un gros point noir. Il est absolument à la merci d'une faiblesse. » Pemberton en conclut que cette faiblesse était du côté du cœur. Il savait que le pauvre petit n'était pas robuste. Cette question de santé avait été l'origine des pourparlers engagés avec lui par l'entremise d'une dame anglaise.

Cette dame, ancienne relation d'Oxford et qui se trouvait alors à Nice, était au courant et des besoins de Pemberton et de ceux d'une aimable famille américaine à la recherche d'un précepteur de premier ordre. La première impression qu'eut le jeune homme de son futur élève ne fut pas la facile attirance sur laquelle il comptait. Morgan Moreen, aussitôt le précepteur introduit, était entré comme pour voir par lui-même de quoi il s'agissait. C'était un enfant d'aspect délicat, mais non maladif. Il paraissait intelligent et certes Pemberton ne l'eût point aimé stupide. Mais il ne pouvait passer pour joli avec sa grande bouche et ses grandes oreilles. Et son air intelligent faisait simplement songer qu'il pouvait manquer par trop de plaire. Pemberton était modeste, timide même ; et devant les dangers d'une expérience dont il n'avait pas encore tâté, sa nervosité lui avait fait envisager la possibilité que son petit élève eût plus de moyens que lui. Il réfléchit cependant que ce risque était de ceux que courent tous ceux qui acceptent une « situation » dans une famille à l'époque de la vie où les diplômes universitaires sont encore stériles, pécuniairement

parlant. Quoi qu'il en fût, lorsque Mrs Moreen se leva comme pour insinuer qu'elle ne le retenait plus, puisqu'il était entendu qu'il entrerait en fonctions cette semaine, il réussit, malgré la présence de l'enfant, à sortir une phrase sur sa rétribution. Ce ne fut pas le sourire gêné avec lequel il semblait faire appel à l'opulence apparente de la dame qui empêcha cette insinuation à la fois vague et précise de créer une atmosphère de vulgarité, ce fut simplement la grâce toute particulière avec laquelle elle répondit :

– Oh ! je puis vous assurer que tout cela sera parfaitement en règle.

Pemberton, prenant son chapeau, aurait bien voulu savoir à combien se montait ce « tout cela ». Les gens ont des idées si différentes ! Cependant les paroles de Mrs Moreen semblèrent engager la famille d'une façon assez définie pour provoquer de la part de l'enfant un drôle de petit commentaire sous la forme de la moqueuse exclamation française :

– Oh, là, là !

Pemberton, un peu confus, le regarda comme il se dirigeait vers la fenêtre, le dos tourné, les mains dans les poches, ayant l'air avec ses épaules vieillottes d'un petit garçon qui ne sait pas jouer. Le jeune homme se demandait s'il pourrait jamais le lui apprendre. Sa mère avait bien dit que jouer serait mauvais pour lui et que c'était la raison pour laquelle on ne le mettait pas au collège. Elle ne se montra nullement décontenancée et ajouta aimablement :

– Mr Moreen sera ravi de s'entendre avec vous. Comme je vous l'ai dit, il a été appelé à Londres et va y rester une semaine. Aussitôt qu'il sera revenu, vous causerez ensemble.

Cela fut dit d'une façon si franche et si amicale que le jeune homme ne put que répondre en riant comme la maîtresse de maison elle-même :

– Oh ! je ne pense pas que nous ayons de grandes difficultés !

– On vous donnera tout ce que vous voudrez, remarqua inopinément l'enfant, revenant de la fenêtre. Nous vivons sur un grand pied.

– Mon chéri, vous êtes vraiment trop original ! s'écria sa mère, étendant la main pour le caresser.

Il se dégagea, jetant sur Pemberton un regard où se mêlaient l'intelligence et l'ingénuité. Celui-ci avait déjà eu le temps de constater que d'un moment à l'autre ce petit visage ironique semblait changer d'âge. En ce moment il paraissait enfantin ; pourtant il s'animait aussi sous l'influence d'intuitions et de connaissances singulières. Pemberton n'aimait guère la précocité chez les enfants et était désappointé d'en trouver des signes chez un disciple qui n'avait pas encore ses treize ans. Cependant il devina sur-le-champ que Morgan ne serait pas ennuyeux et constituerait même pour lui une sorte de stimulant. Cette idée le soutint en dépit de la sorte de répulsion qu'il éprouvait.

– Petit orgueilleux ! Nous ne sommes pas des gens dépensiers ! protesta gaiement Mrs Moreen en essayant vainement d'attirer à nouveau le petit garçon à ses côtés. Il faut que vous sachiez sur quoi vous pouvez compter, continua-t-elle en s'adressant à Pemberton.

– Comptez sur le moins possible, ce sera plus sûr, interrompit l'enfant. Mais nous sommes des gens comme il faut.

– Grâce à vous surtout, dit sa mère en se moquant tendrement. Hé bien alors, à vendredi. Ne me dites pas que vous êtes superstitieux et ne nous faites pas faux bond. Vous nous verrez tous. Je suis désolée que mes filles soient sorties. Je crois qu'elles vous plairont et, vous savez, j'ai un autre fils tout à fait différent de celui-ci.

– Il essaie de m'imiter, dit Morgan.

– Comment ! Il a vingt ans ! s'écria Mrs Moreen.

– Vous êtes très spirituel, dit Pemberton à l'enfant.

Remarque à laquelle sa mère fit écho avec enthousiasme, en déclarant que les boutades de Morgan étaient la joie de la maison.

L'enfant ne prêta aucune attention à ce qu'elle disait. Il demanda seulement avec brusquerie au visiteur – et celui-ci fut surpris après coup de n'avoir pas remarqué la hardiesse offensante

d'une telle question :

– Avez-vous vraiment très envie d'entrer ici ?

– Pouvez-vous en douter, après la description qui m'a été faite ? répliqua Pemberton.

Pourtant il n'en avait guère envie ; il s'y décidait parce qu'il lui fallait faire quelque chose après l'écroulement de sa fortune. Il avait, au cours d'une année passée à l'étranger, essayé du système qui consiste à risquer tout un petit patrimoine sur la vague hasardeuse d'une seule et décisive aventure. Il avait eu l'aventure, mais il ne lui restait plus de quoi payer sa note d'hôtel. De plus il avait surpris dans les yeux du petit garçon la lueur d'un appel lointain.

– Hé bien, je ferai ce que je pourrai pour vous, dit Morgan.

Là-dessus il s'en alla. Il passa par l'une des grandes portes-fenêtres, et Pemberton le vit sortir sur le balcon. Il resta là pendant que le jeune homme prenait congé de sa mère. Celle-ci, s'apercevant qu'il avait l'air d'attendre un adieu de Morgan, coupa court en disant :

– Laissez-le, laissez-le. Il est si drôle !

Pemberton soupçonna qu'elle avait peur de quelque chose qu'il pourrait dire.

– Il est extraordinaire ; vous l'aimerez, ajouta-t-elle. C'est de beaucoup le plus intéressant de la famille.

Et avant qu'il ait pu trouver une phrase polie à répondre, elle termina par :

– Mais nous sommes tous de braves gens, vous savez !

« Il est extraordinaire ; vous l'aimerez », furent les paroles qui revinrent à l'esprit de Pemberton avant le vendredi. Elles lui donnaient à penser entre autres choses que les gens extraordinaires ne sont pas toujours sympathiques. Tant mieux cependant s'il trouvait dans son préceptorat un élément d'intérêt. Il en avait peut-être trop considéré l'ennui comme inévitable. En quittant la villa après cette entrevue, il leva les yeux vers le balcon où l'enfant se penchait :

– Nous ferons de fameuses parties ! lui cria-t-

il.

Morgan resta court un instant, puis répondit gaiement :

– Quand vous reviendrez, j’aurai peut-être trouvé quelque chose de spirituel à répondre !

II

Le vendredi, il les vit tous, comme Mrs Moreen l’avait promis, car son mari était de retour et les jeunes filles et l’autre fils étaient à la maison. Mr Moreen avait une moustache blanche, des façons ouvertes et, à sa boutonnière, le ruban d’un ordre étranger accordé, comme Pemberton l’apprit ensuite, pour avoir rendu certains services. Quels services ? Il ne le démêla jamais clairement. Ce fut un des nombreux points sur lesquels, malgré ses façons ouvertes, Mr Moreen ne s’expliqua non plus jamais. Ce que ses façons révélaient avec éclat c’est qu’il était encore plus homme du monde qu’on eût pu le croire tout

d'abord. Ulick, le premier-né, s'entraînait visiblement pour la même profession avec, jusqu'à présent pourtant, le désavantage d'une boutonnière fleurie et d'une moustache sans prétentions à la personnalité. Les jeunes filles avaient des cheveux, de la tournure, de bonnes manières et des petits pieds ronds, mais elles n'étaient jamais sorties seules. Quant à Mrs Moreen, Pemberton s'aperçut, en la voyant de plus près, que son élégance était intermittente et qu'elle manquait d'ensemble. Son mari, ainsi qu'elle l'avait promis, alla avec enthousiasme au-devant des désirs de Pemberton en fait de traitement. Le jeune homme avait essayé de les balbutier modestement et Mr Moreen ne lui cacha pas qu'il les trouvait trop modérés. Il l'assura ensuite qu'il aspirait à l'intimité avec ses enfants, à être leur meilleur ami et qu'il était toujours aux aguets pour leur rendre service. C'est pour cela qu'il était allé à Londres et à d'autres endroits. Cette vigilance constituait le grand principe de sa vie et l'occupation réelle de toute la famille. Les Moreen étaient constamment sur le qui-vive et en avouaient franchement la nécessité. Ils désiraient

qu'il fût entendu qu'ils étaient des gens sérieux et aussi que leur fortune, quoique tout à fait suffisante pour des gens sérieux, demandait la plus sage administration. Mr Moreen, en père-oiseau, cherchait la nourriture de sa nichée. Ulick trouvait la sienne surtout au cercle, et Pemberton soupçonnait qu'elle lui était servie sur le tapis vert. Les jeunes filles se coiffaient et faisaient leurs robes elles-mêmes et le précepteur se sentit porté à se réjouir à l'idée que l'éducation de Morgan serait économique, tout en étant des meilleures. Au bout d'un certain temps il fut réellement fort satisfait et oubliait par instant ses propres besoins en raison de l'intérêt que lui inspirait la nature de l'enfant et du plaisir qu'il éprouvait à lui faciliter les choses.

Pendant les premières semaines de leur rapprochement, Morgan avait été aussi difficile à déchiffrer qu'une page dans une langue inconnue. Il différait entièrement de ces petits Anglo-Saxons transparents qui avaient donné à Pemberton une si fausse idée de l'enfance. Il fallait, à la vérité, une certaine expérience pour traduire l'espèce de volume mystérieux et

précieusement relié où l'on avait comme enfermé l'âme de cet enfant. Aujourd'hui encore, si longtemps après, ce que Pemberton se rappelle de la vie étrange des Moreen tient de la fantasmagorie, se colore des reflets changeants du prisme, s'anime du mouvement kaléidoscopique d'un roman-feuilleton. S'il ne lui en restait quelques témoignages sensibles, comme une mèche de cheveux de Morgan et la demi-douzaine de lettres qu'il reçut de lui lorsqu'ils furent séparés, cet épisode de sa vie tout entier et les figures qui le peuplent sembleraient trop absurdes pour venir d'ailleurs que d'un pays de rêve. Ce qu'il y avait de plus étrange dans ces gens-là (à ce qu'il lui parut alors) était leur succès, car il n'avait jamais vu une famille aussi brillamment équipée pour échouer dans l'existence. N'était-ce pas un succès que d'avoir réussi de cette façon abominable à le garder si longtemps auprès d'eux ? N'était-ce pas un succès encore que de l'avoir dès le déjeuner, le vendredi où il arriva (il y avait de quoi devenir superstitieux) entraîné à se livrer complètement ? Et cela non point par

calcul ni mot d'ordre mais en vertu d'un heureux instinct qui les faisait opérer avec l'ensemble parfait d'une bande de Bohémiens. Ils l'amusaient autant que s'ils avaient été de vrais Bohémiens. Ses années d'Angleterre avaient été arides. Aussi la façon dont les Moreen renversaient les conventions sociales – car ils avaient un code de convenances à eux auquel ils se cramponnaient désespérément – lui produisait-elle l'impression d'un monde à l'envers. Il n'avait rencontré personne de pareil à Oxford. Encore moins rien de semblable n'avait-il traversé son existence de jeune Américain au cours des quatre années passées à Yale – années pendant lesquelles il s'était imaginé réagir superbement contre ce qu'il y avait en lui d'esprit puritain. La réaction des Moreen, elle, avait autrement de portée. Il s'était cru très pénétrant dès le premier jour en les classant dans son esprit sous l'étiquette de « cosmopolites ». Plus tard cette étiquette lui parut faible et incolore et – de toute évidence – lamentablement provisoire.

Cependant, la première fois qu'il les désigna ainsi, il éprouva un élan de joie (quoique

professeur il y avait encore de l'empirisme dans sa méthode) provoqué par la pensée que vivre avec eux serait vraiment voir la vie. Il trouvait une raison de le croire dans leur bizarrerie sociale, leur babillage polyglotte, leur gaieté et leur bonne humeur, leurs musardises sans fin (ils étaient toujours en train de se lever mais n'en finissaient jamais, et Pemberton avait une fois trouvé Mr Moreen se faisant la barbe dans le salon), leur français, leur italien et leur faconde étrangère où se glissaient çà et là des tranches froides et coriaces d'américain. Ils vivaient de macaroni et de café – tous deux préparés dans la perfection – mais ils avaient des recettes pour cent autres plats. Ils débordaient de musique et de chansons, toujours fredonnant, reprenant le refrain les uns des autres, et possédaient une sorte de connaissance professionnelle des villes continentales. Ils parlaient des bons endroits comme s'ils eussent été des pickpockets ou des musiciens ambulants. À Nice, ils avaient une villa, une voiture, un piano, un banjo. Ils allaient aux soirées officielles et étaient comme un calendrier vivant des jours de réception de leurs

amis. Pemberton les avait vus, souffrants, se lever pour s'y rendre et la semaine semblait s'agrandir démesurément quand Mrs Moreen en parlait avec Paula et Amy. Leur teinture des choses apparut tout d'abord à leur nouvel hôte comme une culture éblouissante ou presque. Mrs Moreen, à une époque antérieure, avait traduit quelque chose d'un auteur dont Pemberton n'avait jamais entendu parler, ce qui le fit se sentir borné. Ils savaient imiter le vénitien et chanter en napolitain et, quand ils voulaient se dire quelque chose de très secret, ils communiquaient ensemble par un ingénieux dialecte qui leur était propre, une sorte de chiffre parlé élastique. Pemberton prit d'abord cela pour le patois d'une de leurs langues, mais il finit par se l'assimiler plus facilement qu'un véritable patois espagnol ou allemand.

– C'est la langue de la famille, de l'Ultra Moreen, lui expliqua Moreen assez drôlement.

Mais l'enfant condescendait rarement à s'en servir lui-même, bien qu'il essayât de converser en latin comme s'il eût été un petit prélat.

Parmi tous les jours de réception dont la

mémoire de Mrs Moreen était surchargée, elle était parvenue à en intercaler un à elle que ses amis oubliaient parfois. Malgré cela, la maison avait un aspect assez fréquenté grâce à la quantité de beau monde dont on parlait volontiers et à quelques hommes mystérieux portant des titres étrangers et des vêtements anglais, que Morgan appelait « les Princes » et qui, assis sur des divans avec les jeunes filles, parlaient français très haut – encore que parfois avec un accent bizarre – comme pour montrer qu'ils ne disaient rien d'inconvenant.

Pemberton se demandait comment « les Princes » pourraient jamais faire une demande en mariage sur ce ton et d'une façon si publique, car il tenait cyniquement pour certain que c'était ce qu'on attendait d'eux. Puis il dut reconnaître que, même pour courir cette chance, Mrs Moreen ne permettrait jamais à ses filles de recevoir seules. Ces jeunes personnes n'étaient pas du tout timides, mais cette protection même leur donnait une candide liberté d'allures. C'était une maisonnée de Bohémiens qui auraient passionnément voulu être collet monté.

Sur un point cependant, ils ne se montraient aucunement sévères. Ils étaient avec Morgan merveilleusement aimables et tombaient toujours en extase devant lui. C'était une tendresse véritable, une admiration naïve, également forte en chacun d'eux. Ils louaient même sa beauté qui était médiocre et avaient presque peur de lui, comme s'ils eussent reconnu qu'il était fait d'une argile plus fine que le reste de la famille. Ils l'appelaient « petit ange, petit prodige » et ne faisaient allusion à son manque de santé qu'avec une vague expression de tristesse. Tout d'abord Pemberton craignit que ces extravagances ne lui fissent prendre l'enfant en grippe. Mais avant que cet événement eût pu se produire, il était devenu extravagant lui-même. Plus tard, lorsqu'il en fut presque arrivé à haïr les Moreen, leur gentillesse pour Morgan devint une prime donnée à sa patience. Ils marchaient sur la pointe des pieds, lorsqu'ils s'imaginaient deviner chez l'enfant des symptômes de maladie ; renonçaient même au jour de réception de quelqu'un pour lui procurer un plaisir ; mais, en même temps, on trouvait chez eux un désir tout à fait curieux de le rendre

indépendant de sa famille, comme s'ils ne se fussent pas sentis assez bons pour lui. Ils le repassaient aux nouveaux membres de leur cercle avec un air de vouloir leur imposer une sorte d'adoption charitable et se libérer de leurs propres devoirs. Ils furent enchantés de voir Morgan s'attacher autant à son gentil compagnon et ne pouvaient rien imaginer qui fût plus à l'éloge du jeune homme. Il était surprenant de constater à quel point ils réussissaient à concilier leur adoration apparente de Morgan avec leur empressement à se laver les mains de toute responsabilité à son égard. Voulaient-ils se débarrasser de lui avant qu'il les perçât à jour ? Lui, Pemberton les perçait à jour de plus en plus. Cependant cette tendre famille lui tournait le dos avec une délicatesse exagérée, comme pour échapper au reproche d'intervenir dans ses rapports avec l'enfant. Dans la suite, voyant combien ils avaient peu de choses en commun avec ce dernier – ce fut par eux-mêmes qu'il le remarqua d'abord : ils le proclamaient avec une absolue humilité – Pemberton fut amené à méditer sur les mystères de la transmission de la

personnalité et les sauts lointains de l'hérédité. C'eût été trop demander à un observateur que d'expliquer d'où venait chez Morgan ce détachement de la plupart des choses dont ses parents étaient comme des représentants vivants. Car ce détachement remontait certainement à deux ou trois générations.

Quant au jugement à porter sur lui, Pemberton fut assez longtemps avant de trouver le point de vue où se placer. Il y avait été assez mal préparé par le contact des jeunes et pimpants barbares auxquels il avait adapté les traditions du préceptorat, telles qu'il les avait jusque-là comprises. Morgan était décousu, déconcertant ; il manquait de beaucoup des caractères généralement attribués aux êtres de sa catégorie et abondait en qualités réservées aux gens extrêmement intelligents. Un jour son ami Pemberton fit un grand pas : il s'aperçut que Morgan était bien en effet extraordinairement intelligent. Le problème en était simplifié, mais cette formule restait un peu maigre, encore qu'elle constituât la seule assertion qui permît d'obtenir des résultats. Morgan offrait toutes les

caractéristiques de quelqu'un dont la vie n'a pas été simplifiée par le collège. Sa sensibilité d'enfant élevé chez lui aurait pu lui être nuisible, mais elle était charmante pour les autres. Il possédait tout un clavier de raffinements et de perceptions d'une exquise délicatesse d'où émanaient de petites vibrations musicales aussi prenantes que des airs aimés et ramassés au hasard de ses courses à travers l'Europe à la suite de sa tribu nomade. Ce n'est peut-être pas une éducation à recommander, mais son résultat sur un sujet aussi particulier avait la valeur d'une marque d'origine sur de la porcelaine fine. Il y avait en même temps en lui une nuance de stoïcisme (due sans doute à ce qu'il lui avait fallu de bonne heure supporter la souffrance) qui lui tenait lieu d'audace. Cela diminuait l'importance du fait qu'il aurait pu être pris au collège pour une petite brute polyglotte. Bientôt Pemberton fut heureux de penser que toute idée de l'y envoyer était écartée. Le collège eût donné de bons résultats dans le cas de quatre-vingt-dix-neuf enfants sur cent, mais Morgan eût été ce récalcitrant centième. Il se serait comparé aux

autres et serait devenu méprisant ; il aurait eu besoin de quelques bons coups de pied. Pemberton essaierait de remplacer le collègue. À lui seul, il tiendrait plus de place dans la vie de l'enfant que les cinq petits ânes qu'il aurait eus comme camarades. L'enfant n'ayant pas de prix à remporter garderait son ingénuité, sa spontanéité, sa drôlerie surtout, car, bien que sa nature enfantine eût déjà vécu avec intensité, il y avait encore en elle assez de fraîcheur pour alimenter sa gaieté. Il advint même que dans l'atmosphère paisible où s'étaient développées les inaptitudes variées de Morgan, son goût pour les plaisanteries se donnait librement carrière. C'était un petit cosmopolite pâle et maigre, subtil, peu développé, qui aimait la gymnastique intellectuelle et avait observé sur les façons d'être des hommes plus de choses qu'on eût pu le supposer. Malgré cela, il avait conservé pour son amusement personnel des superstitions à lui qu'il cassait chaque jour à la douzaine comme des jouets.

III

Un soir, à Nice, les deux amis assis dehors après une promenade, regardaient la mer à travers la lumière rose du couchant. Morgan dit soudain :

– Dites donc, est-ce que cela vous plaît de vivre avec nous dans cette intimité ?

– Mon cher enfant, pourquoi resterais-je si cela me déplaisait ?

– Comment puis-je savoir si vous resterez ? Je suis presque sûr que non. Vous partirez bientôt.

– J'espère que vous n'avez pas l'intention de me renvoyer ?

Morgan réfléchit un moment, regardant le coucher du soleil.

– Je crois que ce serait mon devoir de le faire.

– Je suis assurément censé vous enseigner votre devoir. Mais dans le cas présent ne le faites pas.

– Vous êtes très jeune, heureusement, continua

Morgan se tournant de nouveau vers son précepteur.

– Certes. À côté de vous.

– Ce sera donc moins grave pour vous de perdre tout ce temps.

– C'est bien ainsi qu'il faut voir les choses, dit Pemberton complaisamment.

Ils restèrent silencieux une minute, après quoi l'enfant demanda :

– Aimez-vous beaucoup mon père et ma mère ?

– Mon Dieu, oui. Ce sont des gens charmants.

Morgan accueillit cette réponse par un autre silence, puis dit subitement et avec une affectueuse familiarité :

– Vous êtes un rude farceur.

Pemberton changea de couleur et non sans quelque raison. L'enfant vit aussitôt qu'il avait rougi. Là-dessus, il rougit lui-même, et maître et élève échangèrent un long regard où il y avait la conscience d'infiniment plus de choses qu'on

n'en effleure d'habitude, même tacitement, entre gens dans leur situation respective. Pemberton en fut gêné. Voici qu'était soulevée sous une forme obscure une question qu'il entrevoyait pour la première fois et qu'il imaginait devoir jouer un rôle sans précédent dans ses rapports avec son petit compagnon, en raison du caractère très particulier de ces rapports.

Plus tard, lorsqu'il se trouva lui parler comme il est rare qu'on puisse parler à un enfant, sa pensée se reportait à ce moment d'embarras où à Nice, sur un banc, avait débuté entre eux une entente qui depuis avait grandi. Ce qui avait ajouté alors à sa gêne, c'est qu'il avait cru de son devoir de déclarer à Morgan qu'il pouvait lui dire, à lui Pemberton, toutes les sottises qu'il voudrait, mais qu'il ne devrait jamais se permettre d'en faire autant avec ses parents. Il fut facile à Morgan de répondre qu'il n'avait jamais songé à leur manquer de respect ; ce qui semblait vrai et mit Pemberton dans son tort.

– Alors pourquoi suis-je un farceur de dire qu'ils sont charmants ? demanda le jeune homme

qui se rendait compte d'une certaine témérité dans sa question.

– Mais... ce ne sont pas vos parents.

– Ils vous aiment plus que tout au monde, n'oubliez pas cela.

– C'est pour cela que vous les aimez tant ?

– Ils sont très bons pour moi, répliqua Pemberton évasivement.

– Farceur, dit Morgan en riant.

Passant son bras sous celui de son précepteur, il s'appuya sur lui, balançant ses longues jambes et regardant la mer au loin.

– Ne me donnez pas de coups de pied dans les tibias, observa Pemberton.

Il se disait :

« Que diable, je ne peux pourtant pas me plaindre d'eux à l'enfant. »

– Il y a aussi une autre raison, continua Morgan, arrêtant le mouvement de ses jambes.

– Une autre raison ? De quoi ?

– En dehors de ce qu’ils ne sont pas vos parents.

– Je ne comprends pas.

– Bon, vous comprendrez avant qu’il soit longtemps. Ça va bien.

C’est ce qui arriva en effet, mais Pemberton dut lutter avec lui-même avant de le reconnaître. Il trouvait tout à fait bizarre de discuter là-dessus avec l’enfant. Il s’étonnait de ne pas en vouloir à l’espoir des Moreen de s’être laissé entraîner par lui. Mais lorsque cette discussion commença, tout sentiment d’irritation contre l’illustre rejeton de la famille lui était déjà devenu impossible. Morgan était un cas exceptionnel et le connaître c’était le prendre comme il était. Avant d’arriver à le connaître, Pemberton avait déjà épuisé l’aversion qu’il éprouvait pour les cas spéciaux. Lorsqu’il comprit, son embarras fut grand. Contre tout intérêt, il s’était attaché à son élève. Il leur faudrait affronter la vie ensemble. Avant de rentrer à la maison ce soir-là, à Nice, l’enfant avait dit, en se suspendant au bras de Pemberton :

– En tout cas, vous restez jusqu’au bout ?

– Jusqu’au bout ?

– Jusqu’à ce que vous soyez complètement battu ?

– C’est vous qui devriez l’être, s’écria le jeune homme en l’attirant contre lui.

IV

Un an après l’arrivée de Pemberton chez eux, Mr et Mrs Moreen abandonnèrent subitement leur villa de Nice. Pemberton s’était habitué à la soudaineté, l’ayant vu pratiquer déjà pendant deux petits voyages incohérents, l’un en Suisse, le premier été, et l’autre tard en hiver.

Au cours de ce dernier, ils s’étaient tous précipités à Florence puis, après une dizaine de jours, trouvant l’endroit beaucoup moins agréable qu’ils le pensaient, étaient revenus à la débandade, chassés par un découragement mystérieux. Ils étaient rentrés à Nice « pour

toujours », disaient-ils. Cela ne les empêcha pas de s'empiler, une nuit de mai pluvieuse et lourde, dans un wagon de seconde classe – on ne savait jamais d'avance dans quelle classe on voyagerait. Pemberton les aida à arrimer une étonnante collection de colis et de valises. L'explication de cette manœuvre fut qu'ils avaient décidé de passer l'été quelque part, au bon air. Mais à Paris, ils tombèrent sur un petit appartement meublé, au quatrième étage, dans une avenue de troisième ordre, où l'escalier sentait mauvais et dont le portier était détestable. Ils passèrent là les quatre mois suivants, dans une morne indigence.

Le plus heureux, pendant ce décevant séjour, furent le précepteur et son élève. Ils visitèrent les Invalides, Notre-Dame, la Conciergerie, tous les musées et firent quantité de promenades profitables. Ils apprirent à connaître Paris, ce qui était utile, car ils revinrent une autre année pour un plus long séjour que la mémoire de Pemberton confond aujourd'hui lamentablement dans ses grandes lignes avec le précédent. Il revoit la culotte râpée de Morgan, cette éternelle culotte qui n'allait pas avec sa blouse et dont le

délabrement ne pouvait que grandir avec la taille de l'enfant. Il se souvient aussi de certains trous dans ses trois ou quatre paires de bas de couleur.

Morgan était cher à sa mère, mais il n'était jamais mieux habillé qu'il n'était absolument nécessaire. C'était assurément un peu sa propre faute, car il était aussi indifférent à son aspect extérieur qu'un philosophe allemand.

– Mon cher enfant, vous êtes en loques, lui disait Pemberton en manière d'ironique remontrance ; ce à quoi l'enfant répondait :

– C'est comme vous, mon cher ; je ne peux pas vous éclipser.

Pemberton ne pouvait rien répondre à cela ; cette assertion n'était que trop exacte. Cependant, si les imperfections de sa garde-robe étaient à elles seules tout un poème, il n'aimait pas que l'enfant confié à ses soins eût l'air pauvre. Plus tard il prit l'habitude de dire :

– Hé bien, après tout, si nous sommes pauvres, pourquoi n'en aurions-nous pas l'air ?

Et il se consolait en pensant qu'il y avait une

sorte de maturité distinguée dans le délabrement de la toilette de Morgan. Ce délabrement différait de la malpropreté du gamin qui abîme ses affaires en jouant. Il se rendait compte que, tant que le petit garçon se confinerait dans la société de son précepteur, l'astucieuse Mrs Morgan se dispenserait de renouveler sa garde-robe. Elle ne faisait rien que pour la montre, négligeait son fils parce qu'il échappait à l'attention et, redoutant que son aspect dévoilât cette habile politique, s'abstenait de le faire paraître en public à la maison. Cette façon d'agir était assez logique, car ceux des membres de la famille qui devaient paraître avaient besoin d'être brillants.

Pendant cette période et dans la suite, Pemberton se rendait très bien compte de l'impression que son camarade et lui produisaient, alors qu'ils erraient languissamment et sans but au Jardin des Plantes, ou s'asseyaient les jours d'hiver au Louvre, comme ceux qui veulent profiter du calorifère dans ces galeries dont la splendeur est ironique pour les gens sans asile. Ils en plaisantaient parfois. C'était une espèce de plaisanterie tout à fait à la portée de

l'enfant. Ils se figuraient faire partie de la vaste et vague multitude qui vit au jour le jour dans l'énorme cité et affectaient d'être fiers de la situation qu'ils y occupaient. Cela leur faisait voir beaucoup de choses vécues et leur donnait l'impression d'une espèce de fraternité démocratique. Si Pemberton ne pouvait s'apitoyer sur le dénuement de son petit compagnon (car après tout les tendres parents de Morgan ne l'auraient jamais laissé vraiment souffrir), l'enfant pouvait au moins sympathiser avec lui, ce qui revenait au même. Il se demandait quelquefois ce que les gens pensaient d'eux et s'imaginait qu'on les regardait de travers comme si on eût soupçonné un rapt d'enfant, car Morgan n'était pas assez élégant pour être pris pour un jeune patricien accompagné de son précepteur, encore qu'il pût passer pour le petit frère maladif de son compagnon. Il possédait de temps en temps une pièce de cinq francs et, à l'exception d'une fois où il avait acheté deux ravissantes cravates et forcé Pemberton à en accepter une, il la consacrait méthodiquement à l'achat de vieux livres. C'était là un grand jour,

invariablement passé sur les quais, à fourrager dans les boîtes poudreuses qui garnissent les parapets. Ces aubaines les aidaient à vivre, car leurs livres avaient été vite épuisés dès le début de leurs relations. Pemberton en avait beaucoup en Angleterre, mais il avait été obligé d'écrire à un ami pour lui demander de vouloir bien trouver quelqu'un qui lui en donnât quelque argent.

S'ils durent cet été-là renoncer aux bienfaits du grand air, le jeune homme ne put s'empêcher de soupçonner que la coupe avait été écartée de leurs lèvres à la suite d'une démonstration brutale de sa part. Cela avait été, comme il le disait, sa première explosion avec ses patrons, sa première tentative réussie, bien qu'elle eut seulement pour résultat de faire apercevoir l'impossibilité de sa situation. La veille ostensible d'un voyage coûteux lui sembla un moment favorable pour engager une protestation sérieuse et poser un ultimatum. Quelque ridicule que cela parût, il n'avait pas encore pu se ménager une entrevue tranquille avec les parents, soit ensemble, soit séparément. Ils étaient toujours flanqués des aînés de leurs enfants et le pauvre Pemberton

avait généralement son petit élève avec lui. Il se rendait compte que c'était un intérieur où l'on risquait de ternir sa délicatesse. Pourtant il avait préservé la fraîcheur de ses scrupules et avait résisté au désir d'annoncer en public à Mr et Mrs Moreen qu'il ne pouvait continuer plus longtemps ses services sans recevoir un peu d'argent. Il était assez simple pour s'imaginer qu'Ulick, Paula et Amy ne savaient pas que depuis son arrivée il n'avait touché que cent quarante francs et il était assez magnanime pour ne pas vouloir compromettre leurs parents à leurs yeux. Mr Moreen l'écouta alors comme il écoutait tout le monde et toutes choses, en homme du monde, et semblait le prier – mais bien entendu sans insistance grossière – de s'efforcer d'être de son côté un peu plus homme du monde. Pemberton reconnaissait l'importance de cette attitude par l'avantage qu'en retirait Mr Moreen. Il n'était ni confus ni embarrassé tandis que le précepteur l'était beaucoup plus que l'occasion ne le comportait. Il ne manifesta non plus aucune surprise. Son attitude était celle d'un gentleman qui s'avoue franchement un peu

choqué, mais se garde néanmoins de rien reprendre aux expressions de son interlocuteur.

– Il nous faut voir à cela, n'est-ce pas, ma chère ? dit-il à sa femme.

Il assura son jeune ami qu'il y emploierait toute son attention. Puis il parut se dissoudre dans l'espace comme si, une fois à la porte il se voyait à son grand regret obligé de prendre le pas sur les autres. Ensuite, lorsque Pemberton se trouva seul avec Mrs Moreen, ce fut pour entendre cette dernière lui dire :

– Je vois, je vois, – tout en caressant les rondeurs de son menton.

Elle ne semblait embarrassée que par le choix à faire entre tant de remèdes faciles à la situation. Si la famille ne se décida pas à partir, Mr Moreen, lui, tout au moins, s'arrangea pour disparaître pendant plusieurs jours. Pendant son absence, sa femme reprit spontanément le sujet, mais seulement pour dire qu'elle s'était tout le temps imaginé que tout allait très bien. En réponse à cette révélation Pemberton déclara qu'à moins de recevoir immédiatement un acompte, il

quitterait la famille sur l'heure et pour toujours. Il savait qu'elle se demanderait comment il pourrait partir et il s'attendit un instant à ce qu'elle s'en enquît. Elle n'en fit rien, ce dont il lui fut presque reconnaissant tant il eût été peu à même de lui répondre.

– Non, vous ne le ferez pas ; vous savez bien que non. Vous vous intéressez trop à nous, dit-elle, mon bon, mon cher ami.

Elle rit avec un air malicieux où il y avait presque du reproche, mais sans insister et en agitant devant lui un mouchoir sale.

Pemberton était bien décidé à quitter la maison la semaine suivante. Cela lui donnerait le temps de recevoir une réponse à une lettre qu'il avait envoyée en Angleterre. Et, si en l'occurrence il n'en fit rien, c'est-à-dire s'il resta encore une autre année et ne s'absenta que trois mois, ce ne fut pas seulement parce que, avant que la réponse à sa lettre fût arrivée – réponse d'ailleurs fort peu satisfaisante – Mr Moreen lui compta généreusement trois cents francs en belles espèces sonnantes (et cette fois encore avec tout

le respect de la forme qui convient à un parfait homme du monde). Pemberton était irrité de constater que Mrs Moreen avait raison et qu'il ne pouvait pas, au moment de prendre un parti, supporter la pensée de quitter l'enfant. Cela lui apparaissait d'autant plus clairement que, le soir de son appel désespéré à ses patrons, il avait pour la première fois bien compris la situation. N'était-ce pas une autre preuve du succès avec lequel les Moreen pratiquaient leurs artifices que ce fait d'avoir réussi à empêcher si longtemps l'éclair révélateur ? Cet éclair impressionna notre ami à un degré qui eût paru comique à quiconque aurait pu l'observer de retour dans la petite chambre qui abritait sa servitude. Celle-ci prenait jour sur une cour étroite et renfermée, où le mur d'en face, nu et sale, renvoyait des bruits aigus de bavardages et les reflets des fenêtres de derrière lorsqu'elles s'éclairaient. Il s'était tout simplement livré à une bande d'aventuriers. L'idée, le mot lui-même, lui inspiraient une sorte d'horreur romantique, à lui qui avait toujours vécu d'une façon si droite et si régulière. Plus tard il leur découvrit un sens plus intéressant et presque calmant. Il se dégagait une

morale de son histoire et il était homme à goûter une morale. Les Moreen étaient des aventuriers, non seulement parce qu'ils ne payaient pas leurs dettes et vivaient aux dépens de la société, mais aussi parce que, semblables à d'intelligents animaux, aveugles aux couleurs, ils ne voyaient dans la vie à leur façon vague, confuse, instinctive, que matière à spéculations médiocres et rapaces. Oh ! certes, ils étaient « respectables », et cela ne les rendait que plus immondes. À force d'y réfléchir, le jeune homme simplifia leur psychologie. C'étaient des aventuriers parce que c'étaient des parasites et des snobs. En cela consistait toute leur psychologie, toute la loi de leur existence. Même au moment où cette vérité éclata aux yeux de leur hôte ingénu, celui-ci ne comprit pas à quel point son esprit avait été préparé à cette révélation par l'extraordinaire petit garçon qui avait tant compliqué sa vie. Bien moins pouvait-il s'attendre à tout ce qu'il devait apprendre encore de lui.

V

Ce fut par la suite que se dessina le véritable problème – celui de savoir dans quelle mesure il avait le droit de discuter la turpitude de ses parents avec un enfant de douze, treize ou quatorze ans. Au premier abord cela semblait inexcusable. La question ne se posa d'ailleurs qu'un certain temps après que Pemberton eut reçu ses trois cents francs. Cette somme lui procura une sorte d'apaisement, de soulagement après la tension nerveuse aiguë à laquelle il avait été soumis. Il améliora économiquement sa garde-robe et il lui resta même quelques francs dans sa poche. Il lui sembla que les Moreen avaient l'air de le trouver presque trop élégant et de se demander s'ils ne le gâtaient pas trop. Un homme du monde moins parfait que Mr Moreen aurait peut-être parlé de la hardiesse qu'il y avait pour un inférieur à porter de pareils nœuds de cravate. Mais il était toujours assez homme du monde pour fermer les yeux – il l'avait

certainement démontré. Il était singulier que Pemberton se rendît compte que Morgan, sans en souffler mot, savait quelque chose de ce qui s'était passé. Mais trois cents francs, surtout lorsqu'on doit de l'argent, ne peuvent durer toujours et, lorsque le trésor fut dépensé, Morgan, qui s'en était aperçu, parla. La famille était revenue à Nice au commencement de l'hiver, mais non pas à la charmante villa. Elle était descendue à un hôtel où elle resta trois mois, puis de là se transporta dans un autre établissement, expliquant qu'elle s'en allait parce qu'elle était lasse d'attendre certaines chambres qu'elle voulait. Ces appartements, ces chambres qu'elle voulait étaient généralement splendides, mais, heureusement, on ne pouvait jamais les obtenir. Heureusement pour Pemberton s'entend. Car il se faisait toujours la réflexion que si les Moreen les avaient obtenus, il leur serait resté encore moins d'argent pour les dépenses d'éducation de Morgan. Lorsque Morgan finit par parler, il le fit d'une façon brutale et inattendue, le jour où il jugea le moment venu, au beau milieu d'une leçon, et sous une forme en apparence cruelle :

– Il faut filer, vous savez.

Pemberton le regarda fixement :

– Ah ! mon cher ami, ne me mettez pas à la porte.

Morgan attira à lui un dictionnaire grec (il se servait d'un dictionnaire grec-allemand) pour chercher un mot au lieu de le demander à Pemberton.

– Vous ne pouvez pas continuer comme ça.

– Comme quoi, mon garçon ?

– Vous savez bien qu'on ne vous paie pas.

Morgan rougit en continuant de tourner ses pages.

– On ne me paie pas ?

Pemberton le regarda encore fixement, feignant l'étonnement.

– Qui a pu vous mettre cela en tête ?

– Cela y est depuis longtemps, répliqua l'enfant, poursuivant ses recherches.

Pemberton garda le silence puis continua :

– Que cherchez-vous ? On me paie magnifiquement.

– Je cherche comment se dit en grec « une énorme blague », laissa tomber Morgan.

– Cherchez-le au mot « grosse impertinence » et détrompez-vous. Qu'ai-je besoin d'argent ?

– Oh ça ! c'est une autre question.

Pemberton, indécis, était travaillé de différentes façons. Il eût été strictement correct de dire à l'enfant que tout cela ne le regardait pas et de le prier de continuer son travail. Mais ils étaient trop intimes pour cela ; il n'avait pas l'habitude de le traiter de cette façon et il n'avait aucune raison de le faire. D'un autre côté Morgan était tombé juste : il ne pouvait réellement pas continuer beaucoup plus longtemps. Pourquoi alors ne pas laisser connaître à l'enfant son véritable motif de l'abandonner ? Mais il n'était pas décent non plus de juger devant son élève sa propre famille. Il valait mieux mentir. Aussi, en réponse à la dernière exclamation de Morgan, déclara-t-il, pour couper court à cette conversation, avoir reçu plusieurs paiements.

– Vraiment ? Vraiment ? s'écria l'enfant en riant.

– Tout est réglé ! insista Pemberton. Donnez-moi votre thème.

Morgan poussa un cahier de l'autre côté de la table et son compagnon se mit à lire. Mais il avait quelque chose en tête qui l'empêchait de suivre ce qu'il lisait. Au bout d'une minute ou deux, relevant les yeux, il rencontra ceux de l'enfant fixés sur lui et il y vit quelque chose d'étrange. Alors Morgan dit :

– Je n'ai pas peur de la dure réalité.

– Je ne sais pas encore de quoi vous avez peur ; il faut vous rendre cette justice.

Cette réflexion du tac au tac – qui exprimait d'ailleurs la pure vérité – causa à Morgan un plaisir évident.

– Il y a longtemps que j'y pense, reprit-il.

– Hé bien, n'y pensez plus.

L'enfant parut obéir et ils passèrent une heure confortable et même amusante. En général ils s'imaginaient travailler avec un grand sérieux et

pourtant avaient l'air d'en rester toujours aux endroits amusants des leçons. Ces endroits ressemblaient aux coupures entre des tunnels sombres et ennuyeux, par lesquelles on aperçoit des vues riantes et de jolies bordures. Pourtant la matinée finit dramatiquement. Morgan, mettant un bras sur la table, y enfouit sa tête et éclata en sanglots. Pemberton en fut d'autant plus saisi que, il en était tout à fait sûr, c'était la première fois qu'il voyait l'enfant pleurer. L'impression qu'il en ressentit fut donc extrêmement pénible.

Le jour suivant, après y avoir beaucoup pensé, il en vint à une décision et, la croyant juste, agit immédiatement. Il prit Mr et Mrs Moreen à part dans un coin et les informa que si, sur l'heure, on ne lui payait pas tout ce qui lui était dû, non seulement il quitterait leur maison mais encore il dirait exactement à Morgan pourquoi il était obligé de le faire.

– Oh ! vous ne le lui avez pas dit ? s'écria Mrs Moreen, appuyant sa main sur son élégant corsage, d'un geste pacificateur.

– Sans vous prévenir ? Pour qui me prenez-

vous ? répondit le jeune homme.

Mr et Mrs Moreen se regardèrent. Pemberton put s'apercevoir qu'ils étaient sensibles à sa scrupuleuse délicatesse qui assurait leur sécurité, mais qu'il y avait en même temps quelque inquiétude dans leur soulagement.

– Mon cher ami, demanda Mr Moreen, quel besoin pouvez-vous avoir d'une telle somme d'argent avec la vie tranquille que nous menons ?

Demande à laquelle Pemberton ne fit aucune réponse, occupé qu'il était à noter que ce qui traversait l'esprit de ses patrons était quelque chose comme :

– Oh ! bien, si nous avons senti que notre enfant, cher petit ange, nous a jugés, et de quelle façon il nous regarde sans que nous ayons été trahis, c'est donc qu'il a tout deviné. Et donc il en est de même avec tout le monde !

Cette conclusion n'était pas sans agiter Mr et Mrs Moreen comme le souhaitait Pemberton. Mais, ayant supposé que sa menace pourrait provoquer en eux un changement d'attitude, il fut

désappointé de les voir trouver tout naturel qu'il les eût déjà trahis. Comme ils étaient vulgaires ! Il y avait dans leur cœur une inquiétude mystérieuse et leur défiance à l'égard de Pemberton avait été pour eux une façon inférieure de la ressentir. Sa menace cependant ne les en toucha pas moins ; car, s'ils avaient échappé, ce n'était que pour courir un nouveau danger. Mr Moreen s'adressa à lui en homme du monde, fort de toutes ses traditions. Mais sa femme eut pour la première fois depuis que le jeune homme faisait partie de la famille, recours à une superbe hauteur, lui rappelant qu'une mère dévouée avait avec son enfant des habiletés qui la protégeaient contre les calomnies grossières.

– Je vous calomnierais certes grossièrement si je vous accusais de la plus élémentaire honnêteté, répliqua le jeune homme refermant brusquement la porte derrière lui et persuadé qu'il n'avait pas arrangé ses affaires.

Tandis que Mr Moreen allumait une autre cigarette, il entendit la maîtresse de maison crier, d'une façon plus touchante :

– Oh ! vous avez une façon de mettre le couteau sur la gorge des gens !

Le lendemain matin de très bonne heure, elle vint dans sa chambre. Il reconnut sa manière de frapper, mais il n'avait aucun espoir que ce fût pour lui apporter de l'argent ; en quoi il se trompait, car elle avait cinquante francs dans la main. Elle se glissa dans la pièce en robe de chambre. Il la reçut de même, entre son tub et son lit. Il avait fini par se faire à peu près aux façons singulières de ses hôtes. Mrs Moreen était exaltée et lorsqu'elle était ainsi, elle ne faisait pas attention à ce qu'elle faisait. Aussi s'assit-elle sur le lit, les chaises de Pemberton étant encombrées de vêtements. Dans sa préoccupation elle oublia, en regardant autour d'elle, d'être honteuse de la chambre qu'elle donnait au précepteur de son fils. Ce qui l'absorbait en premier lieu, c'était le dessein de lui persuader qu'elle était très bonne de lui apporter cinquante francs ; secondement que s'il voulait seulement s'en rendre compte, il était vraiment trop absurde de sa part d'espérer être payé. Ne l'était-il pas assez, sans cet éternel argent, par l'intérieur confortable, luxueux, dont

il jouissait avec eux tous, sans une préoccupation, une inquiétude, un besoin personnel ? N'avait-il pas une situation assurée et n'était-ce pas tout ce qu'il fallait à un jeune homme comme lui, tout à fait inconnu et possédant peu de qualités apparentes ? Il n'était pas facile de trouver la justification de prétentions aussi exorbitantes. Et, par-dessus tout, n'était-il pas payé par le caractère exquis du sentiment qui s'était établi entre lui et Morgan, de ces relations idéales entre maître et élève, par le privilège seul de connaître un enfant aussi extraordinairement doué et de vivre avec lui ? Car – et elle était bien réellement persuadée de ce qu'elle disait – c'était le meilleur compagnon qu'on pût trouver en Europe. Elle en appela à ses sentiments d'homme du monde. Elle dit : « Voyons mon cher » et « mon cher monsieur, voyez ».

Et elle le supplia d'être raisonnable, lui mettant devant les yeux qu'il s'agissait d'une belle, d'une vraie occasion pour lui. Elle parlait comme si, en se montrant raisonnable, il allait se rendre digne d'être le précepteur de son fils et de l'extrême confiance qu'on avait mise en lui.

Après tout Pemberton réfléchit qu'il ne s'agissait que d'une différence de point de vue et que cela n'importait pas beaucoup. Il avait été entendu jusque-là que ses services seraient rémunérés : ils seraient désormais gratuits. Mais pourquoi s'étendre là-dessus ? Cependant Mrs Moreen persistait à vouloir le convaincre et, assise là, ses cinquante francs à la main, elle parlait, ressassait à la façon des femmes. Elle le fatiguait et l'irritait. Appuyé contre le mur, les mains dans les poches de sa robe de chambre et ramenant celle-ci autour de ses jambes, il regardait par-dessus la tête de sa visiteuse le néant grisâtre de la fenêtre. Elle termina en disant :

– Et je vous apporte une proposition définitive.

– Une proposition définitive ?

– Oui, pour régulariser nos rapports, c'est-à-dire les rendre agréables.

– Je vois. C'est un système, une espèce de chantage organisé.

Mrs Moreen bondit, ce qui était exactement ce

que voulait le jeune homme.

– Qu’entendez-vous par là ?

– Vous spéculez sur les craintes des autres ; sur les craintes qu’on aurait pour l’enfant si l’on était obligé de partir.

– Et, je vous prie, qu’arriverait-il en ce cas ? demanda Mrs Moreen majestueusement.

– Hé bien, il resterait seul avec vous.

– Et, je vous prie, avec qui un enfant pourrait-il être mieux qu’avec ceux qu’il aime le plus ?

– Si vous le croyez, pourquoi ne me renvoyez-vous pas ?

– Prétendez-vous qu’il vous aime mieux que nous ? s’écria-t-elle.

– Je trouve qu’il le devrait. Je fais des sacrifices pour lui. Bien que j’aie entendu parler des vôtres, je ne les ai jamais vus.

Mrs Moreen le fixa un moment, puis, avec émotion, saisit sa main.

– Voulez-vous faire ce sacrifice ?

Pemberton éclata de rire :

– Je verrai ; je ferai ce que je pourrai ; je resterai encore un peu. Votre calcul est juste : il m'est extrêmement pénible de l'abandonner. Il m'est cher et m'intéresse profondément en dépit des ennuis que j'éprouve. Vous connaissez parfaitement ma situation ; je ne possède pas un sou au monde et, occupé comme je le suis avec Morgan, il m'est impossible de gagner de l'argent.

Mrs Moreen tapota son bras nu avec le billet de banque plié.

– Ne pouvez-vous pas faire des traductions comme moi ?

– Je ne sais pas traduire. Et c'est très mal payé.

– Je suis heureuse du peu que je gagne, dit-elle avec un air de mérite prodigieux.

– Vous devriez bien me dire pourquoi vous le faites.

Pemberton s'arrêta un moment et elle ne dit rien. Alors il ajouta :

– J'ai essayé de trousser quelques petites

variétés, mais les magazines n'en veulent pas. On me les refuse avec des remerciements.

– Vous voyez bien que vous n'êtes pas un tel phénix, – Mrs Moreen eut un fin sourire, – et vous n'allez pas nous faire croire que vous nous sacrifiez des dons.

– Je n'ai pas assez de temps pour bien faire les choses, dit Pemberton tristement.

Puis, trouvant qu'il y avait une sorte d'abjection dans la bonté avec laquelle il donnait des explications, il ajouta :

– Si je reste plus longtemps, c'est à une condition : c'est que Morgan saura sur quel pied je suis.

Mrs Moreen hésita :

– Vous n'avez pas envie d'étaler vos mérites aux yeux d'un enfant ?

– Non, mais votre indignité.

De nouveau, Mrs Moreen chercha une réponse, mais cette fois ce fut pour sortir une perle plus belle encore :

– Et c'est vous qui parlez de chantage !

– Vous pourriez aisément l'empêcher, dit Pemberton.

– Et vous parlez de jouer sur les craintes, continua-t-elle bravement.

– Oui, je suis assurément un grand scélérat.

Le regard de sa patronne rencontra le sien, il était clair qu'elle était aux abois. Alors elle lui jeta l'argent :

– Mr Moreen m'a priée de vous donner ceci en acompte.

– Je suis très obligé à Mr Moreen, mais nous n'avons pas de compte.

– Vous ne voulez pas le prendre.

– Cela me laisse plus de liberté, dit Pemberton.

– Pour empoisonner l'esprit de mon chéri ? gémit Mrs Moreen.

– Oh, l'esprit de votre chéri ! dit le jeune homme en riant.

Elle le fixa un moment, et il pensait qu'elle

allait s'écrier, tourmentée et suppliante : « Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que cela veut dire ? », mais elle réprima cette impulsion pour céder à une autre plus forte. Elle empocha l'argent – il y avait quelque chose de comique dans l'impudence avec laquelle elle avait accepté cette alternative – et elle opéra sa sortie de la chambre sur cette concession désespérée :

– Vous pourrez lui dire toutes les horreurs que vous voudrez.

VI

Deux jours plus tard, deux jours pendant lesquels il avait négligé de profiter d'une permission si large, il se promenait depuis un quart d'heure avec son élève lorsque celui-ci, redevenant sociable, fit cette remarque :

– Je m'en vais vous dire comment je le sais. Je le sais par Zénobie.

– Zénobie, qui donc est-ce ?

– Une bonne que j’avais, il y a très, très longtemps. C’était une femme charmante. Je l’aimais énormément et elle m’aimait aussi.

– Des goûts et des couleurs... Qu’est-ce que vous savez par elle ?

– Hé bien, leur idée de derrière la tête. Elle est partie parce qu’ils ne voulaient pas casquer. Elle m’aimait énormément, et elle est restée deux ans. Elle m’a tout raconté et comment à la fin elle ne pouvait jamais toucher ses gages. Dès qu’ils virent à quel point elle m’aimait, ils cessèrent de lui donner quoi que ce soit. Ils s’imaginaient qu’elle resterait pour rien, à cause de cela, comprenez-vous ? – Et Morgan eut un drôle de petit regard averti et lucide. – Elle est restée très longtemps, tant qu’elle a pu. Ce n’était qu’une pauvre fille. Elle envoyait de l’argent à sa mère. À la fin, sa situation est devenue impossible, et elle est partie un soir dans une rage folle, une rage folle contre eux, bien entendu. Elle pleurait toutes les larmes de son corps en pensant à moi, elle me serrait contre elle à m’étouffer. Elle m’a

tout raconté, répéta le petit garçon. Elle m'a expliqué leur calcul. C'est pourquoi j'ai deviné, il y a bien longtemps, qu'ils n'avaient pas dû agir autrement avec vous.

– Zénobie était une maligne, dit Pemberton. Et elle vous a rendu comme elle.

– Oh non ! Ce n'est pas Zénobie qui m'a fait ainsi. C'est la nature. Et l'expérience ! répondit Morgan en riant.

– Soit, mais Zénobie fait partie de votre expérience.

– Dans tous les cas, je fais partie de la sienne, la pauvre !

Et l'enfant soupira avec un air entendu :

– Et je fais partie de la vôtre aussi.

– Oui, vous en formez une très importante partie. Mais je ne vois pas comment vous savez que j'ai été traité de la même manière que Zénobie.

– Est-ce que vous me prenez pour le dernier des imbéciles ? demanda Morgan. Est-ce que je ne me suis pas aperçu de ce que nous avons

enduré ?

- Qu'est-ce que nous avons enduré ?
- Nos privations, nos moments de tristesse.
- Oh ! notre vie a été suffisamment heureuse.

Morgan continua sa promenade en silence pendant un moment. Puis il dit :

- Mon vieux, vous êtes un héros.
- Vous en êtes un autre, répliqua Pemberton.

– Non, je ne suis pas un héros, mais d'un autre côté je ne suis pas un bébé. Je ne veux plus supporter cela. Il faut que vous trouviez un emploi qui vous rapporte de l'argent. J'ai honte, j'ai honte ! continua-t-il d'une voix tremblante à laquelle la passion donnait ce timbre d'argent des petits enfants de chœur qui lancent leurs notes aiguës dans l'immensité d'une cathédrale.

Son ami fut profondément remué.

– Nous devrions nous en aller vivre ensemble quelque part, dit-il.

– Je ne ferai qu'un bond, si vous voulez de moi.

– Je me procurerais du travail, de quoi nous faire vivre tous les deux, continua Pemberton.

– Et moi aussi. Pourquoi ne travaillerais-je pas ? Je ne suis pas tellement propre à rien !

– L'ennui c'est que vos parents ne voudront jamais en entendre parler. Jamais ils ne se sépareront de vous ; ils baisent la trace de vos pas. N'en voyez-vous pas la preuve ? Ils ne me détestent pas ; ils ne me veulent pas de mal ; ils sont très aimables pour moi. Mais ils sont toujours prêts à m'exposer pour vous à n'importe quel embarras.

Le silence avec lequel Morgan accueillit ses affectueux sophismes parut à Pemberton assez expressif. Au bout d'un instant l'enfant répéta :

– Vous êtes un héros !

Puis il ajouta :

– Ils m'abandonnent complètement à vous. Vous avez toute la responsabilité. Ils me laissent sur vos bras du matin au soir. Pourquoi s'opposeraient-ils à ce que je vive entièrement avec vous ? Je vous aiderais.

– Ils ne tiennent pas énormément à ce que je sois aidé et ils sont ravis de penser que vous leur appartenez. Ils sont extraordinairement fiers de vous.

– Moi je ne suis pas fier d’eux. Mais vous le savez.

– En dehors du petit travers dont nous venons de parler, ce sont des gens charmants, dit Pemberton sans relever cet appel fait à sa compréhension.

Il était néanmoins vivement frappé de celle dont l’enfant faisait preuve et surtout de sentir ce qu’il avait dès le début noté en lui se rappeler ainsi à son attention. C’était l’élément le plus étrange qui entrât dans la composition à la fois si riche et si menue de son petit ami ; un tempérament, une sensibilité, un idéal même, bien à lui, et qui lui faisaient en lui-même renier sa propre chair et son propre sang. Il avait sa petite hauteur secrète grâce à laquelle il découvrait avec un instinct aiguisé les manifestations par lesquelles se trahit la bassesse. Il possédait aussi pour apprécier les manières de

son entourage un sens critique absolument unique dans une nature aussi jeune, étant donné surtout que cette nature n'en était nullement devenue « vieillot » au sens où l'on entend cet adjectif en parlant d'enfants singuliers, ridés ou désagréables. On eût dit que c'était un petit gentleman qui avait expié sa distinction en découvrant qu'il était dans sa famille le seul de son espèce. Une telle comparaison ne le rendait pas vain mais, à l'occasion, mélancolique et un peu austère. Cherchant à pénétrer ces sentiments juvéniles et fuyants, semblables à des ombres d'ombres, Pemberton, – comme s'il y eût éprouvé quelque scrupule – se sentait en partie attiré et en partie retenu par ce qu'avait de délicieux cette tentative pour sonder cette petite âme encore fraîche et sans abîmes, mais dont la profondeur augmentait pourtant avec rapidité. Lorsqu'il essayait de se représenter ce crépuscule matinal de l'enfance afin de l'aborder comme il fallait, il voyait qu'il n'avait rien de fixe ni d'arrêté, que l'ignorance au moment où il la touchait devenait comme une aurore du savoir et qu'il n'y a rien qu'on puisse à un moment donné

déclarer inconnu à un enfant intelligent. Il avait l'impression d'en savoir trop lui-même pour imaginer l'ingénuité de Morgan et trop peu pour débrouiller l'enchevêtrement de ses pensées enfantines.

Morgan ne prêta aucune attention à ce que venait de dire son précepteur et continua :

– Il y a longtemps que je leur aurais parlé de leur idée de derrière la tête, j'appelle ça comme ça, si je n'avais pas été d'avance certain de leur réponse.

– Et quelle aurait été cette réponse ?

– La même que celle qu'ils m'ont faite à propos de ce que la pauvre Zénobie m'avait dit, que c'était une histoire impossible, abominable et qu'ils lui avaient payé tout ce qu'ils lui devaient jusqu'au dernier sou.

– C'était peut-être vrai.

– Alors peut-être qu'ils vous ont payé, vous aussi !

– Faisons comme s'ils l'avaient fait et n'en parlons plus.

– Ils l'accusèrent de mensonge et d'escroquerie, insista Morgan qui s'en tenait à la vérité historique. Voilà pourquoi je ne veux pas leur parler.

– De peur qu'ils ne m'accusent moi aussi ?

Morgan ne répondit pas et Pemberton abaissant son regard vers lui le vit détourner ses yeux remplis de larmes et comprit qu'il n'avait pas eu la force d'exprimer toute sa pensée.

– Vous avez raison. Ne les tourmentez pas, poursuivit-il. En dehors de cela, je le répète, ce sont des gens charmants.

– En dehors de leurs mensonges et de leurs escroqueries.

– Allons ! Allons ! s'écria Pemberton, imitant un ton de l'enfant qui était lui-même une imitation.

– Soyons francs, à la fin ; il faut nous entendre, dit Morgan avec l'importance d'un petit garçon qui s'imagine régler de grandes affaires, presque comme s'il eût été en train de jouer au naufrage, ou aux sauvages. – Je suis au courant

de tout.

– Je suppose que votre père a ses raisons, répondit Pemberton trop vaguement, comme il s'en rendit compte.

– Ses raisons pour mentir et escroquer ?

– Pour économiser, bien gérer sa fortune, tirer le plus grand parti possible de ses ressources. Il a beaucoup de charges. Sa famille lui coûte cher.

– Oui, je lui coûte cher, approuva Morgan de telle manière que son précepteur éclata de rire.

– Il économise pour vous. Vos parents pensent à vous dans tout ce qu'ils font.

– Pendant qu'il y est, il pourrait tout aussi bien mettre de côté un peu...

Le petit garçon s'arrêta et Pemberton attendit la fin de sa phrase. Puis Morgan ajouta sur un drôle de ton :

– Un peu de bonne réputation.

– Oh ! il n'en manque pas. Ça va, de ce côté-là.

– Ils en ont assez pour les gens qu'ils

connaissent, c'est sûr. Les gens qu'ils connaissent sont inouïs.

– Vous faites allusion aux princes ? Ne disons rien contre les princes.

– Pourquoi pas ? Ils n'ont pas épousé Paula, ni Amy. Ils ne font que plumer Ulick.

– Vous êtes, en effet, au courant de tout, déclara Pemberton.

– Hé bien non, après tout. Je ne sais pas de quoi ils vivent, ni comment, ni pourquoi ! Qu'est-ce qu'ils ont et comment l'ont-ils eu ? Sont-ils riches ou pauvres, ou ont-ils seulement une modeste aisance ? Pourquoi sont-ils toujours à me trimballer, vivant une année comme des ambassadeurs et l'autre comme des indigents ? Enfin, qui sont-ils et que sont-ils ? J'ai pensé à tout cela, j'ai pensé à des tas de choses. Ils sont terriblement mondains. C'est cela que je déteste le plus. Oh ! je l'ai bien vu. Tout ce dont ils se soucient c'est de paraître et de se faire passer pour ceci ou pour cela. Pourquoi diable veulent-ils se faire passer ? Dites-le moi, Mr Pemberton ?

– Vous attendez ma réponse ? dit ce dernier traitant la question comme une plaisanterie, bien qu’il fût intrigué lui aussi et grandement frappé par cette vision aiguë encore qu’imparfaite de son compagnon. – Je n’en ai pas la moindre idée.

– Et à quoi cela leur sert-il ? Est-ce que je n’ai pas vu comment les autres les traitent, je veux dire les « gens bien », ceux qu’ils voudraient connaître ? Ils acceptent tout de ces gens-là, ils se prosternent devant eux, se laissent marcher sur les pieds. Et les gens bien détestent cela, ça les dégoûte. Vous êtes la seule personne vraiment bien que nous connaissions.

– En êtes-vous sûr ? Ils ne se prosternent pas devant moi !

– Mais vous ne vous prosternez pas devant eux. Il faut que vous vous en alliez, voilà le parti à prendre.

– Et que deviendrez-vous ?

– Oh ! je grandis. Je filerai avant longtemps. Je vous reverrai plus tard.

– Vous feriez mieux de me laisser finir votre

éducation, dit Pemberton sur un ton de prière.

Il s'abandonnait à l'étrange supériorité de l'enfant.

Celui-ci s'arrêta et leva les yeux vers lui. Il lui fallait les lever beaucoup moins que deux ans auparavant tant son corps maigre et dégingandé s'était allongé.

– Finir mon éducation ? répéta-t-il.

– Nous pouvons encore avoir beaucoup de bon temps tous les deux. Je veux vous perfectionner. Je veux que vous me fassiez honneur.

Morgan continuait à le regarder.

– Que je vous fasse crédit, vous voulez dire.

– Mon cher enfant, vous êtes trop intelligent pour vivre.

– Voilà justement ce que je crains que vous ne pensiez. Non, non, ce n'est pas juste, je ne peux pas supporter cela. Nous nous séparerons la semaine prochaine. Plus tôt nous nous déciderons et plus vite nous serons tranquilles.

– Si j'entends parler de quelque chose... une

occasion... Je vous promets de m'en aller.

Morgan accepta de prendre cet engagement en considération.

– Vous agirez loyalement ? dit-il. Vous ne ferez pas comme si vous n'aviez entendu parler de rien ?

– Il est beaucoup plus probable que je ferai le contraire.

– Mais comment entendre parler de quoi que ce soit, à la façon dont vous vivez dans notre trou ? Vous devriez être sur les lieux, aller en Angleterre, en Amérique.

– On dirait que c'est vous qui êtes mon précepteur.

Morgan se remit à marcher et au bout d'un instant recommença :

– Maintenant que vous savez que je sais et que nous regardons les choses en face sans rien nous cacher, nous nous sentirons plus à l'aise, n'est-ce pas ?

– Mon cher enfant, notre conversation est si amusante, si intéressante qu'il me sera

certainement tout à fait impossible d'oublier l'heure que nous sommes en train de passer ensemble !

Là-dessus Morgan s'arrêta de nouveau :

– Vous ne me dites pas tout. Oh ! vous n'êtes pas franc comme moi !

– Comment cela ?

– Vous avez votre idée.

– Oui, que je ne ferai probablement pas de vieux os et que vous pouvez rester avec moi jusqu'au moment où je m'en irai.

– Vous êtes trop intelligent pour vivre, répéta Pemberton.

– Je ne trouve pas ça très chic de votre part d'avoir cette idée-là, poursuivit Morgan. Mais je vous punirai en durant très longtemps.

– Gare à vous ou je vous empoisonnerai, dit Pemberton en riant.

– Je me fortifie et ma santé s'améliore chaque année. N'avez-vous pas remarqué que pas un médecin ne m'a approché depuis que nous

sommes arrivés ?

– C'est moi qui suis votre médecin, dit le jeune homme lui prenant le bras et l'entraînant affectueusement.

Morgan se laissa faire et, au bout de quelques pas, poussa un soupir où se mêlait la lassitude et le soulagement.

– Maintenant que nous regardons les choses en face, ça va mieux !

VII

Ils regardèrent fréquemment les choses en face après cette conversation, et une des premières conséquences de leur nouvelle attitude fut que Pemberton ne « démarra pas », suivant l'expression de son petit ami, rien qu'en raison de cela. Dans la bouche de Morgan les faits prenaient tant de vivacité et de drôlerie, sans rien perdre de leur réalisme ni de leur laideur, que le plaisir de les examiner avec lui était irrésistible. Il

eût d'ailleurs été cruel de le laisser tout seul avec sa famille. À présent que les deux amis avaient tant de perceptions communes, ils n'étaient plus tenus à faire semblant de ne pas juger des gens de cette espèce. Mais le fait même de les juger et d'échanger leurs impressions créait un autre lien entre eux. Morgan n'avait jamais été si intéressant qu'à présent, car lui-même devenait plus clair à la lumière indirecte que ces confidences projetaient sur lui. Ce qui ressortait surtout de celles-ci, c'était la finesse délicate de son orgueil passionné. De cet orgueil il en avait à revendre, trouvait Pemberton, et assez pour qu'il fût sage de lui souhaiter quelques froissements au début de sa carrière. Il aurait voulu que les gens de sa race eussent de la fierté et il était constamment rappelé au sentiment qu'ils ne cessaient au contraire d'accepter des rebuffades. Sa mère était disposée à en absorber n'importe quelle quantité, et son père encore plus qu'elle. Morgan prétendait qu'Ulick s'était tiré à grand-peine « d'une sale affaire » à Nice. Il y avait eu un jour une grande alerte chez ses parents, une véritable panique, à la suite de laquelle tout le

monde s'était mis au lit pour se soigner d'une maladie qu'il n'y avait pas moyen d'expliquer autrement. Morgan avait une imagination romanesque, nourrie de poésie et d'histoire et – comme il le disait à Pemberton avec cet humour qui donnait quelque chose de viril à l'étrange délicatesse de ses sentiments – il aurait souhaité que ceux qui « portaient son nom » eussent de l'allure. Mais leur seule préoccupation était de se lier avec des gens qui n'en avaient pas envie et de recevoir des camouflets comme autant d'honorables blessures. Pourquoi les gens ne tenaient-ils pas davantage à les connaître ? Morgan n'en savait rien, – c'était leur affaire. Après tout, leur apparence n'avait rien de repoussant ; ils avaient cent fois plus d'esprit que la plupart des grands personnages assommants, des médiocres gens de la « haute » qu'ils poursuivaient à travers l'Europe pour s'accrocher à eux.

– En somme ils sont amusants, c'est certain ! déclarait-il comme si la sagesse des siècles se fût exprimée par sa bouche.

Ce à quoi Pemberton répliquait toujours :

– Amusante, la grande troupe Moreen ? Mais ils sont parfaitement délicieux et si vous et moi (mauvais artistes que nous sommes !) ne faisons pas tache dans l'ensemble, rien ne leur résisterait.

Ce que l'enfant ne pouvait pas admettre, c'était le caractère d'injustice et d'arbitraire que prenait cette flétrissure à la tradition de dignité de sa famille. Sans doute on a le droit d'adopter la ligne de conduite que l'on veut, mais pourquoi ses parents avaient-ils choisi cette existence d'arrivisme, de bassesse, de mensonge, de duperie ? Que leur avaient fait leurs ancêtres – tous gens comme il faut, autant qu'il pouvait le savoir – ou que leur avait-il fait lui-même ? Qui leur avait empoisonné le sang avec cet idéal social de cinquième ordre, cette idée fixe de se faire de grandes relations, de se pousser dans le monde chic, surtout quand ces tentatives étaient vouées d'avance à l'échec et à la honte. Ils laissaient tellement voir où ils voulaient en venir ! Cela faisait fuir les gens qu'ils poursuivaient. Et jamais une révolte de fierté

blessée, jamais un frémissement de honte en se regardant l'un l'autre en face, jamais aucun sentiment d'indépendance, de rancune ni de dégoût ! Si seulement son père ou son frère en démolissaient un ou deux chaque année ! Avec tout leur esprit, ils ne devinaient jamais l'impression qu'ils produisaient.

C'étaient de braves gens certes – comme le sont les Juifs qui se tiennent devant la porte d'un magasin de confection. Mais était-ce là le modèle à souhaiter à sa famille ? Morgan avait de vagues souvenirs d'un vieux grand-père du côté maternel à New-York. On lui avait fait traverser l'Océan pour le lui montrer. Il avait une grande cravate, un accent américain très prononcé, portait l'habit le matin – ce qui permettait de se demander ce qu'il mettait le soir – avait, ou était supposé avoir du bien et s'occupait à un titre quelconque de la « Société biblique ». C'était forcément un type d'homme du genre respectable. Pemberton lui-même se rappelait Mrs Clancy, une sœur de Mr Moreen, restée veuve, aussi irritante qu'une histoire morale, et qui était venue passer quinze jours à Nice avec sa famille peu de temps après

sa propre arrivée. Elle était « noble et pure », comme Amy le chantait au banjo, avec l'air de ne pas savoir de quoi on parlait et de garder par devers elle quelque chose d'assez important. Pemberton pensait que cette chose-là devait être son improbation de beaucoup des façons de faire des Moreen. Il fallait donc supposer qu'elle appartenait elle aussi au genre respectable et que Mr et Mrs Moreen, ainsi qu'Ulick, Paula et Amy auraient pu facilement, s'ils l'avaient voulu, en adopter un meilleur que le leur.

Mais il devenait tous les jours plus clair qu'ils n'en avaient nulle intention. Ils continuaient à se « défiler » suivant l'expression de Morgan et au bout de quelque temps découvrirent des raisons variées pour aller à Venise. Ils en mentionnèrent un grand nombre – ils avaient toujours une franchise saisissante et conversaient de la façon la plus brillante et la plus affectueuse, tout particulièrement à déjeuner, avant que ces dames ne se fussent « fait » le visage, et alors que, les coudes sur la table, avec quelque chose pour suivre la demi-tasse et dans la chaleur d'une discussion familiale sur ce qu'il convenait de

faire, ils se mettaient inmanquablement à employer les langues dans lesquelles on peut se tutoyer. Pemberton lui-même les aimait à ce moment-là, au point de pouvoir supporter Ulick élevant sa petite voix insipide en faveur de « l'exquise cité des eaux ». C'était cela qui lui donnait une sorte de secrète tendresse pour eux, cette façon de rester tellement en dehors du prosaïsme de la vie et de l'en tenir lui aussi écarté. L'été était sur son déclin lorsque, avec des cris d'extase, ils s'avancèrent tous sur le balcon qui surplombait le Grand Canal. Les couchers de soleil étaient en cette saison splendides et les Dorrington étaient arrivés. Les Dorrington formaient la seule raison du voyage qu'ils eussent laissée dans l'ombre au déjeuner, mais les raisons dont ils ne parlaient pas au déjeuner finissaient toujours par se découvrir. De leur côté les Dorrington sortaient très peu ou quand ils sortaient restaient dehors pendant des heures – ce qui était bien naturel. Et pendant ce temps Mrs Moreen et ses filles allaient les demander à leur hôtel jusqu'à trois fois. La gondole était réservée pour ces dames, car à Venise aussi il y avait des

« jours » que Mrs Moreen connaissait dans leur ordre une heure après son arrivée. Elle-même en prit un immédiatement, auquel les Dorrington ne vinrent jamais, encore que Pemberton et son élève, se trouvant une fois à Saint-Marc (où ils passaient une grande partie de leur temps, occupés qu'ils étaient à faire les plus belles promenades de leur vie et à visiter des multitudes d'églises), aient vu arriver le vieux Lord avec Mr Moreen et Ulick qui lui montraient la sombre basilique comme si elle leur eût appartenu. Pemberton remarqua combien, au milieu de ces curiosités, Lord Dorrington perdait de son allure d'homme du monde. Il se demandait aussi si ses compagnons lui demandaient une rémunération pour les services qu'ils lui rendaient. Quoi qu'il en fût, l'automne se termina, les Dorrington partirent et Lord Verschoyle, l'aîné des fils, n'avait demandé ni la main d'Amy ni celle de Paula.

Par une triste journée de novembre, comme le vent rugissait autour du vieux palais et que la pluie cinglait la lagune, Pemberton et Morgan faisaient les cent pas dans la grande « sala » nue

pour prendre de l'exercice et un peu aussi pour se réchauffer (les Moreen étaient terriblement chiches de feu et c'était pour leur hôte une cause de souffrance). Le scaliola des dalles était froid ; les hautes fenêtres en mauvais état tremblaient sous l'effort de la tempête et il n'y avait pas le moindre soupçon de mobilier pour compenser le majestueux délabrement de la pièce. Pemberton se sentait déprimé et il lui paraissait que la fortune des Moreen était plus déprimée encore. Un souffle de désolation, avant-coureur de honte et de désastre, semblait traverser le triste vestibule. Mr Moreen et Ulick se trouvaient sur la Piazza, errant tristement en mackintosh sous les arcades, en quête de quelque chose mais gardant toujours, malgré leur mackintosh, cet air d'homme du monde auquel il est impossible de se méprendre. Paula et Amy étaient couchées ; on pouvait supposer qu'elles restaient au lit pour avoir chaud. Pemberton tourna un regard interrogateur vers le petit garçon pour voir jusqu'à quel point il se rendait compte du caractère sinistre de ces présages. Mais Morgan, heureusement pour lui, était surtout préoccupé de

se sentir grandir, se fortifier et être dans sa quinzième année. Ce dernier événement l'intéressait passionnément et formait la base d'une théorie à lui – dont il avait néanmoins fait part à son professeur – et d'après laquelle il serait capable dans peu de temps de se débrouiller tout seul. Il était d'avis que la situation allait changer, qu'en un mot, une fois son éducation finie, et qu'il serait un homme, il deviendrait une valeur productive dans le monde des affaires et serait tout disposé à montrer ses remarquables capacités. Toute pénétrante que fût parfois son « analyse » de sa vie ainsi qu'il l'appelait lui-même, il y avait encore des heures fortunées où il était – toujours suivant son expression et en conformité avec leur juste idéal – « épatamment » superficiel. La preuve en était son assertion fondamentale qu'il irait bientôt à Oxford, au collège de Pemberton et, avec l'aide et l'appui de celui-ci, y ferait les choses les plus extraordinaires. Le jeune homme s'attristait de voir combien en caressant ce projet l'enfant s'inquiétait peu des moyens de le réaliser, alors qu'en général et dans les autres matières il se

montrait si raisonnable. Pemberton essayait de se représenter les Moreen à Oxford et ne pouvait heureusement y parvenir. Et cependant, à moins qu'ils ne s'y installassent, il n'existait pas pour Morgan de *modus vivendi*. Comment s'en tirerait-il sans une pension et d'où cette pension viendrait-elle ? Lui, Pemberton, pouvait vivre aux dépens de Morgan, mais comment Morgan pourrait-il vivre aux siens ? De toute façon qu'allait devenir son élève ? Qu'il fût devenu un grand garçon, avec une meilleure santé en perspective, cela ne faisait que rendre plus difficile le problème de son avenir. Tant que la délicatesse de sa santé était évidente, l'intérêt qu'il inspirait aux gens rendait ce problème moins inquiétant. Pemberton avait la conviction secrète qu'il serait probablement assez fort pour vivre mais pas assez pour lutter et vaincre. Quoiqu'il en fût, il n'avait pas encore dépassé l'aube radieuse de l'adolescence et le choc de la tempête n'était pour lui que l'appel de la vie et le défi du destin. Il avait mis son petit pardessus usagé, relevé son col et prenait plaisir à sa promenade.

Celle-ci fut interrompue par l'apparition de sa

mère au bout de la sala. Elle lui fit signe de la rejoindre et Pemberton, tout en la regardant s'éloigner sur le faux marbre humide de la longue perspective, se demandait ce qu'il y avait dans l'air. Mrs Moreen dit un mot à l'enfant et le fit entrer dans la pièce qu'elle venait de quitter. Puis, refermant la porte sur lui, elle se dirigea vivement vers Pemberton. Il y avait certainement quelque chose dans l'air, mais jamais, même dans ses moments de plus grande extravagance, son imagination n'aurait pu concevoir de quoi il s'agissait en réalité. Elle déclara qu'elle avait trouvé un prétexte pour éloigner Morgan, puis demanda – sans hésitation – si le jeune homme aurait l'obligeance de lui prêter trois louis. Comme il la dévisageait, tout surpris, avant d'éclater de rire, elle ajouta qu'elle avait absolument besoin d'argent, elle était aux abois, il s'agissait de lui sauver la vie.

– Ma chère madame, c'est trop fort ! dit en riant Pemberton sur le ton et avec la grâce empruntée d'élocution qui marquait les meilleurs moments de la conversation familière et anecdotique de ses amis Moreen eux-mêmes. –

Où diable vous figurez-vous que je trouverais trois louis, du train dont vous allez ?

– Je croyais que vous travailliez, que vous écriviez. Est-ce qu'on ne vous paie pas ?

– Pas un sou.

– Et vous êtes assez naïf pour travailler pour rien ?

– Il me semble que vous devriez le savoir.

Mrs Moreen le regarda, puis rougit un peu. Pemberton vit qu'elle avait complètement oublié les conditions – si l'on pouvait se servir de ce terme – qu'il avait fini par accepter. Elles avaient été pour sa mémoire un fardeau aussi léger que pour sa conscience.

– Ah ! oui, je vois ce que vous voulez dire. Vous avez été parfait en ces circonstances, mais pourquoi revenir là-dessus si souvent ?

Elle s'était montrée d'une urbanité parfaite à son égard depuis la scène brutale d'explication qu'ils avaient eue tous les deux dans sa chambre à lui, le matin où il l'avait obligée à accepter ses propres conditions, c'est-à-dire à reconnaître la

nécessité de mettre Morgan au courant de la situation. Elle ne lui en avait pas voulu à partir du moment où elle s'était aperçue qu'il n'y avait pas de danger que Morgan vînt la trouver à ce sujet. Et même, attribuant cette immunité à l'influence qu'avait sur l'enfant la bonne éducation de Pemberton, elle avait dit une fois à ce dernier :

– Mon cher ami, c'est énorme pour nous que vous soyez un gentleman !

C'est ce qu'elle répéta, en substance du moins :

– Sans doute vous êtes un gentleman, c'est toujours un ennui de moins !

Pemberton lui rappela qu'il n'était revenu sur rien qui ne fût aussi réel et présent que le froid de l'appartement. Et elle de son côté le pria de nouveau de lui trouver soixante francs n'importe où et n'importe comment. Il prit la liberté d'insinuer que s'il pouvait les trouver, ce ne serait pas pour les lui prêter – ce en quoi il se calomniait, car il savait que s'il les avait eus il les aurait certainement mis à sa disposition. Il s'accusait, et sans se tromper beaucoup, de

nourrir pour elle, au fond de lui-même, une sorte de sympathie fantastique et affranchie de toute considération morale. Si la misère réunit d'étranges compagnons de lit, elle crée aussi d'étranges attractions. D'ailleurs cela faisait partie de la dégradation générale d'une vie passée en compagnie de telles gens, cette nécessité de faire des répliques vulgaires et en parfait désaccord avec des traditions d'homme bien élevé.

« Morgan, Morgan, où en suis-je arrivé pour vous ! » gémissait-il intérieurement tandis que Mrs Moreen, dirigeant vers le fond de la sala sa masse volumineuse et flottante pour aller délivrer son fils, se plaignait de l'amertume des choses en général.

Avant que cette libération pût être effectuée, il y eut un coup sourd à la porte qui donnait sur l'escalier. Un jeune homme trempé apparut qui avança sa tête dans l'appartement. Pemberton reconnut un porteur de dépêches et constata que la dépêche lui était adressée. Morgan revint au moment où, après avoir jeté un coup d'œil sur la

signature – celle d'un parent de Londres – il lisait ces mots : « Trouvé position superbe pour vous, préceptorat jeune homme riche, faites votre prix. Arrivez tout de suite. » La réponse était payée heureusement et le porteur attendait. Morgan, qui s'était rapproché, attendait aussi et regardait Pemberton fixement. Celui-ci, au bout d'un moment, ayant rencontré ses yeux, lui tendit le télégramme. Ce fut par un échange de regards entendus – ils se connaissaient si bien maintenant ! – que l'affaire fut réglée entre eux pendant que le caoutchouc du télégraphiste créait une grande mare sur le sol. Pemberton écrivit la réponse au crayon en appuyant son papier sur une fresque du mur et le télégraphiste s'en alla. Lorsqu'il fut parti le jeune homme s'expliqua.

– Je demanderai des prix exorbitants. Je gagnerai des tas d'argent en peu de temps et nous vivrons avec cela.

– J'espère du moins que le riche jeune homme sera une belle nullité. C'est bien probable ajouta Morgan entre parenthèses. Et qu'il vous faudra longtemps pour lui faire entrer les choses dans la

tête.

– Évidemment, plus il me gardera et plus nous aurons d'argent pour nos vieux jours.

– Mais supposez qu'on ne vous paie pas ! dit Morgan non sans terreur.

– Oh ! on ne rencontre pas deux fois deux...

Mais Pemberton s'interrompt : il avait été sur le point d'employer une épithète regrettable qu'il remplaça par « de telles fatalités. »

Morgan rougit et les larmes lui vinrent aux yeux.

– Dites toujours, allez : deux brigands pareils, n'est-ce pas ?

Puis il ajouta sur un autre ton :

– Qu'il est heureux ce jeune richard !

– Pas s'il est une belle nullité.

– Oh ! on est plus heureux ainsi. Mais on ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas ?

Et l'enfant sourit.

Pemberton le prit par les épaules et l'étreignit

vigoureusement – il ne l'avait jamais autant aimé :

– Qu'allez-vous devenir, qu'allez-vous devenir ?

Il songea à Mrs Moreen et aux soixante francs dont l'absence rendait la situation désespérée.

– Je deviendrai un homme fait.

Puis, comme s'il apercevait toute la portée de la remarque que venait de faire Pemberton, il ajouta :

– Je m'entendrai mieux avec eux quand vous ne serez plus là.

– Ah ! ne parlez pas ainsi. On dirait que je vous excite contre eux.

– C'est vrai. Il me suffit de vous voir. Ne vous fâchez pas, vous savez ce que je veux dire. Je serai magnifique à leur égard. Je prendrai leurs affaires en main. Je marierai mes sœurs.

– Vous vous marierez vous-même, dit Pemberton gaiement comme si le ton le plus convenable ou le moins dangereux à adopter au moment de leur séparation fût un ton de

plaisanterie bruyante encore qu'un peu tendue.

Ce ne fut pas néanmoins tout à fait celui de Morgan lorsqu'il demanda :

– Dites-donc, comment allez-vous vous rendre à votre magnifique situation ? Il faudra que vous télégraphiez au jeune homme fortuné de vous envoyer de l'argent.

Pemberton réfléchit :

– Ça choquera ces gens-là, hein ?

– Oh ! pour sûr !

Mais le jeune homme proposa un remède à la situation :

– Je vais aller trouver le consul d'Amérique. Je lui emprunterai de l'argent, pour quelques jours seulement, en lui montrant ma dépêche.

Morgan se mit à rire :

– Montrez-lui la dépêche, prenez l'argent et restez !

Pemberton entra suffisamment dans la plaisanterie pour dire qu'il était bien capable de faire cela pour Morgan. Mais l'enfant, devenu

sérieux et désirant montrer qu'il ne pensait pas ce qu'il venait de dire, non seulement le fit se dépêcher – puisqu'il devait partir le soir même comme il l'avait télégraphié à son ami – mais encore l'accompagna pour plus de sûreté. Ils pataugèrent dans ces obscures perforations que sont les rues vénitiennes, traversèrent les ponts en dos d'âne et la Piazza où ils aperçurent Mr Moreen et Ulick entrant chez un bijoutier. Le consul se montra arrangeant. Pemberton dit que ce n'était pas à cause de la dépêche mais des grands airs de Morgan et, en revenant, les deux amis allèrent passer à Saint-Marc dix minutes de recueillement. Puis ils prirent leur séparation avec une gaieté qui ne se démentit pas jusqu'à la fin. Et il parut à Pemberton que l'attitude de Mrs Moreen n'était pas pour diminuer cette gaieté. Car, dans son irritation en apprenant la résolution du précepteur, elle fit une allusion vulgaire et comique à l'argent qu'elle avait vainement essayé de lui emprunter, et lui reprocha de filer dans la crainte de se laisser soutirer quelque chose. D'un autre côté, il est vrai, il dut rendre à Mr Moreen et Ulick la justice de reconnaître que, lorsqu'ils

apprirent en rentrant la fâcheuse nouvelle, ils se comportèrent en parfaits hommes du monde.

VIII

Quand Pemberton se mit au travail avec l'opulent jeune homme qu'il lui fallait préparer pour Balliol College, il se trouva incapable de dire si cet aspirant aux grades universitaires était en réalité fort médiocre ou s'il ne lui apparaissait ainsi que parce qu'il venait de demeurer longtemps en la compagnie d'un petit homme dont l'esprit vivait d'une façon si intense. Il reçut une demi-douzaine de lettres de Morgan. Elles étaient jeunes et charmantes, écrites dans un pot-pourri de langues, avec de longs post-scriptum où il employait le volapuk familial et de cocasses illustrations logées dans des petits carrés, des petits ronds et dans les coins libres que laissait le texte. Il était partagé entre le désir de les montrer à son nouvel élève pour le stimuler – tentative

d'avance inutile et vaine – et le sentiment qu'il y avait en elles quelque chose qui serait profané s'il le rendait public. Le jeune homme opulent se présenta à l'époque voulue et échoua. Mais ses parents, semblant par là justifier leurs prévisions qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il devînt tout de suite brillant, excusèrent cet échec, affectèrent avec bonté de ne pas en faire grand cas comme si ce fût Pemberton lui-même qui eût été refusé, sonnèrent le ralliement et demandèrent au jeune professeur d'assiéger de nouveau la place.

Il se trouvait en ce moment en situation de prêter trois louis à Mrs Moreen et lui envoya par mandat une somme plus importante encore. Comme réponse à cette attention il reçut une ligne effroyablement griffonnée : « Je vous supplie de revenir tout de suite. Morgan est extrêmement malade. » Ils avaient rebondi et se trouvaient une fois de plus à Paris – quelque bas qu'ils eussent été, Pemberton ne les avait jamais vus anéantis – et les moyens de communication entre eux et lui étaient par conséquent rapides. Il écrivit à l'enfant pour être fixé sur sa santé, mais attendit en vain sa réponse. Aussi, au bout de

trois jours, prenant brusquement congé de l'opulent jeune homme, traversa-t-il la Manche pour arriver au petit hôtel du quartier des Champs-Élysées dont Mrs Moreen lui avait donné l'adresse. Un mécontentement profond, quoique sourd, contre cette dame et ses compagnons ne le quittait pas. Ils ne pouvaient pas être honnêtes au sens vulgaire du mot, mais ils pouvaient vivre à l'hôtel, dans des entresols ouatés où régnait une odeur de pastilles brûlées, au milieu de la ville d'Europe où la vie est le plus dispendieuse. Lorsqu'il les avait quittés à Venise, ç'avait été avec un irrésistible soupçon que quelque chose allait se produire, mais la seule chose qui avait pu se produire était leur nouvelle et magistrale retraite.

– Comment va-t-il ? Où est-il ? demanda-t-il à Mrs Moreen.

Avant qu'elle eût pu parler, la réponse à ses questions lui arriva sous la forme d'une pression exercée autour de son cou par une paire de bras vêtus de manches trop courtes quoique encore parfaitement capables d'une jeune étreinte à la

façon de celles que donnent les continentaux démonstratifs.

– Extrêmement malade ? Je ne m'en aperçois pas ! s'écria le jeune homme.

Et, s'adressant à Morgan :

– Pourquoi donc ne m'avez-vous pas rassuré ? Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre ?

Mrs Moreen déclara qu'au moment où elle avait écrit il était très mal et Pemberton apprit en même temps de l'enfant qu'il avait répondu à toutes les lettres reçues. D'où il s'ensuivait clairement qu'on lui avait soustrait la lettre de son précepteur pour que le petit manège de sa mère n'en souffrît pas. Mrs Moreen était préparée à se voir dévoilée comme d'ailleurs à bien d'autres choses, ainsi que Pemberton s'en aperçut au moment où il se trouva en face d'elle. Elle était surtout prête à soutenir qu'elle avait agi sous l'impulsion de sa conscience, qu'elle était enchantée de l'avoir fait venir quoi qu'ils pussent dire et que c'était bien inutile de sa part de prétendre qu'il n'était pas pénétré jusqu'aux moelles de la certitude que sa place en ce

moment était auprès de Morgan. Ayant éloigné cet enfant de ses parents, il n'avait plus maintenant le droit de l'abandonner. Il s'était créé les responsabilités les plus graves et devait à tout le moins accepter les conséquences de ses actes.

– Je l'ai éloigné de vous ? s'écria Pemberton avec indignation.

– Faites ce qu'elle vous dit, faites-le par pitié ; c'est tout ce dont j'ai besoin. Je ne peux pas supporter ceci, ni de telles scènes ! Ce sont de terribles menteurs, les pauvres !

Ces paroles échappèrent à Morgan qui avait interrompu son embrassade. Elles furent prononcées sur un ton tel que Pemberton se tournant vivement vers lui vit qu'il s'était assis brusquement, respirait avec de grandes difficultés et était très pâle.

– Osez-vous dire maintenant qu'il n'a rien, mon pauvre chéri ? s'écria la mère tombant à genoux devant lui, les mains jointes, mais s'abstenant autant de le toucher que s'il eût été une idole dorée. – Ça va passer, c'est l'affaire d'un instant. Mais ne dites pas de ces choses

affreuses !

– Je vais mieux, je vais mieux, dit Morgan à Pemberton d'une voix haletante.

Toujours assis, il continuait à le regarder avec un étrange sourire, ses mains posées de chaque côté de lui sur le sofa.

– Prétendez-vous à présent que je n'ai pas agi loyalement, que je vous ai trompé ? lança la flamboyante Mrs Moreen à Pemberton en se levant.

– Ce n'est pas lui qui le prétend, c'est moi ! répliqua l'enfant.

Il semblait plus à l'aise mais s'affaissait contre le mur, et l'ami qui lui était rendu s'asseyant à côté de lui lui prit la main et se pencha sur son visage.

– Mon enfant aimé, on fait ce qu'on peut. Il y a tant de choses à considérer, plaida Mrs Moreen. C'est sa place ici, la seule place qui lui convienne. Vous voyez bien que vous êtes de cet avis maintenant.

– Emmenez-moi, emmenez-moi, continua

Morgan, toujours à Pemberton et toujours très pâle.

– Où vous emmènerais-je, et comment pourrais-je le faire, comment, mon pauvre enfant ? bégaya le jeune homme songeant à la dure appréciation que porteraient sur sa conduite ses amis de Londres ; car il les avait abandonnés, en ne pensant qu'à sa propre convenance et sans les assurer d'un prompt retour.

Pleins d'un juste ressentiment, ils avaient déjà dû lui trouver un successeur. Il songeait aussi combien peu l'aiderait à trouver une nouvelle position le fait qu'il avait été incapable de faire recevoir son élève.

– Oh ! nous nous arrangerons. Nous parlions de cela autrefois, dit Morgan. Si seulement nous pouvons partir, le reste n'est qu'un détail.

– Parlez-en tant que vous voudrez, mais ne vous imaginez pas que vous puissiez essayer. Mr Moreen n'y consentirait jamais, ce serait une existence tellement aléatoire, expliqua à Pemberton la maîtresse de la maison avec un calme magnifique.

Puis se tournant vers Morgan, elle s'exprima plus clairement :

– Ce serait la fin de notre tranquillité, ça nous briserait le cœur. Maintenant qu'il est revenu, tout va recommencer comme avant. Vous aurez votre existence à vous, votre travail, votre liberté et nous serons tous heureux comme autrefois. Vous vous développerez, vous deviendrez tout à fait bien et nous ne recommencerons pas ces sottes tentatives, n'est-ce pas ? Elles sont vraiment trop absurdes. La place de Mr Pemberton est ici, chacun doit être à sa place. Vous à la vôtre, votre papa à la sienne, moi à la mienne, n'est-ce pas, chéri ? Nous oublierons tous nos sottises et nous nous donnerons du bon temps.

Elle continua à parler et à remplir de ses vagues allées et venues le petit salon drapé et sans air où Pemberton était assis avec l'enfant dont les couleurs revenaient peu à peu. Et elle s'embrouillait dans ses raisons, insinuant qu'il allait y avoir des changements, que les autres enfants allaient se disperser (qui sait ? Paula avait

son idée) et qu'alors il était aisé de se figurer combien le pauvre vieux nid aurait besoin du petit oiseau. Morgan regarda Pemberton qui ne le laissa pas bouger, sachant d'ailleurs exactement ce qu'il ressentait en s'entendant appeler ainsi. L'enfant reconnut qu'il avait eu un ou deux jours mauvais, mais protesta encore contre la façon coupable dont sa mère en avait tiré parti pour faire appel au pauvre Pemberton. Le pauvre Pemberton pouvait rire maintenant (sans parler du comique de toute cette philosophie que Mrs Moreen appelait à la rescousse – on eût dit qu'elle la secouait de ses jupes dont l'agitation bousculait les minces chaises dorées), tant son petit compagnon, déjà marqué par la maladie, évidemment marqué pour ne pas dire plus, lui paraissait peu qualifié pour faire fi d'un avantage offert.

Dans tous les cas, il était pris, lui. Il allait de nouveau avoir Morgan sur les bras pour un temps indéfini, encore qu'il vît que son élève avait une idée à lui pour diminuer son embarras. Il lui en était bien obligé d'avance, mais cette perspective ne l'empêchait pas de se sentir bien bas, pas plus

d'ailleurs qu'elle ne l'empêchait d'accepter son sort sur-le-champ. Il avait néanmoins la certitude qu'il le ferait beaucoup mieux s'il pouvait souper un peu. Mrs Moreen fit d'autres allusions aux changements à envisager mais sa conversation offrait un tel mélange de sourires et de frissons – elle avouait se sentir très énervée – qu'il n'aurait pu dire si elle traversait un moment de triomphe ou une crise de nerfs. Si la famille était vraiment en train de faire naufrage, pourquoi ne pas reconnaître la nécessité de mettre Morgan dans quelque bateau de sauvetage ? Ce pressentiment d'une déconfiture prochaine était fortifié par le fait que les Moreen s'étaient installés luxueusement dans la capitale du plaisir. C'était tout à fait l'endroit où il était naturel de les voir installés pour la culbute finale. D'ailleurs n'avait-elle pas dit que Mr Moreen et les autres étaient à l'Opéra avec Mr Granger et n'était-ce pas aussi là qu'on devait les chercher à la veille d'une catastrophe ? Pemberton comprit que Mr Granger était un riche Américain à capturer, une sorte de grand programme avec un en-tête magnifique et rien encore dedans ; de sorte qu'une des « idées »

de Paula était probablement que cette fois-ci elle n'allait pas rater son coup. Et ce coup infailible allait détruire la cohésion de l'édifice familial. Dans ce cas qu'allait devenir le pauvre Pemberton ? Il se sentait assez lié à leur destin pour se concevoir lui-même non sans alarme comme un bloc désagrégé de cet édifice.

Ce fut Morgan qui finit par demander si on n'avait pas préparé à souper pour lui. Et il s'assit avec son précepteur un moment après, en bas, dans la demi-obscurité, devant un grand étalage de peluche verte et de cordelières, une assiette de biscuits décorative et un garçon dont la réserve était fortement caractérisée. Mrs Moreen avait expliqué qu'on avait été obligé de retenir une chambre au dehors pour le nouvel arrivant ; et la consolation que trouva Morgan – il l'offrit au moment où Pemberton méditait sur le mauvais goût des sauces tièdes – consistait surtout à démontrer que cette circonstance favoriserait leur évasion. Il parlait de cette évasion – et il y revint ensuite souvent, comme si tous les deux étaient en train de composer des aventures pour livres d'étrennes. Mais il déclara aussi avoir le

sentiment qu'il y avait quelque chose dans l'air et que les Moreen ne pouvaient pas tenir bon beaucoup plus longtemps. En réalité, ainsi que Pemberton devait le constater, cela dura encore cinq ou six mois. Tout ce temps-là, cependant, les efforts de Morgan avaient pour but de reconforter et d'égayer son ami. Mr Moreen et Ulick, qu'il avait rencontrés le lendemain de son retour, prirent ce retour en parfaits hommes du monde. Si Paula et Amy y mirent encore moins de façons, il convenait de les excuser en considération de ce que Mr Granger avait fini par ne pas venir à l'Opéra. Il s'était contenté de mettre sa loge à leur disposition avec un bouquet pour chacune. Mr Moreen et Ulick n'avaient pas été oubliés, ce qui faisait de ses largesses un amer sujet de réflexions.

— Ils sont tous comme cela, commenta Morgan, juste au dernier moment, alors qu'on s'imagine les avoir pêchés, ils retombent au fond de la mer.

Les commentaires de Morgan à cette époque se faisaient de plus en plus libres ; ils allaient

même jusqu'à reconnaître généreusement l'extraordinaire tendresse avec laquelle on l'avait traité en l'absence de Pemberton. Non, ils ne pouvaient pas en faire assez pour lui plaire, pour lui montrer qu'ils avaient des remords à son égard et qu'ils désiraient lui faire oublier sa perte. Voilà bien ce qui l'attristait et le fit se réjouir après tout du retour de Pemberton ; à présent il était moins affligé de penser à leur affection et éprouvait moins le sentiment de leur avoir de l'obligation. Pemberton accueillit en riant cette dernière raison et Morgan dit, en rougissant :

– Eh ! fichtre, vous savez bien ce que je veux dire !

Pemberton le savait parfaitement, mais il y avait bon nombre de choses que – fichtre aussi – cette raison-là n'éclaircissait pas beaucoup. Cet épisode de son second séjour à Paris se traînait languissamment. Ils avaient repris leurs lectures, leurs promenades, leurs flâneries sur les quais, leurs visites aux musées et parfois au Palais-Royal à l'apparition des premiers froids, alors que les chaudes émanations du sous-sol

devenaient agréables, devant la succulente et merveilleuse vitrine de Chevet. Morgan voulait tout savoir de ce qui concernait l'opulent jeune homme – il s'intéressait extrêmement à lui. Et quelques-uns des détails de son opulence – Pemberton ne savait lui faire grâce d'aucun – donnaient évidemment à l'enfant une conscience plus nette de l'étendue du sacrifice auquel son précepteur avait consenti pour lui revenir. Mais ce trait d'héroïsme avait développé en lui un vif désir de réciprocité, et en outre il éprouvait toujours sa conviction, non dépourvue de frivole allégresse, que leur longue épreuve touchait à sa fin. Sa certitude que les Moreen ne pourraient pas tenir beaucoup plus longtemps allait de front avec l'élan inattendu qui, mois après mois, leur permettait de conserver leur allure. Trois semaines après le retour de Pemberton, ils allèrent dans un autre hôtel inférieur au premier ; mais Morgan se réjouit de ce que son précepteur n'eût pas perdu l'avantage d'avoir une chambre au dehors. Il persistait, avec un entêtement romanesque, à croire à l'utilité de cet arrangement quand viendrait le jour ou la nuit où

ils s'enfuiraient.

Pour la première fois notre ami sentit au milieu de toutes ces complications sa chaîne lui peser. C'était trop fort – comme il l'avait dit à Mrs Moreen à Venise – tout dans sa situation était trop fort. Il ne pouvait ni se débarrasser de son épuisant fardeau ni recueillir à le porter le bénéfice d'une conscience apaisée ou d'une affection récompensée. Il avait dépensé tout l'argent gagné en Angleterre ; il voyait s'en aller sa jeunesse sans recevoir aucune compensation. C'était très joli à Morgan de considérer comme une réparation de ce qu'il souffrait le fait de ne plus le quitter jamais. Mais il y avait dans cette façon de voir un vice irritant. Pemberton se rendait bien compte de ce qu'était au fond la pensée de l'enfant ; du moment que son ami avait eu la générosité de revenir, il devait lui témoigner sa gratitude en lui consacrant son existence. Mais ce pauvre ami n'avait pas envie d'un tel présent – que pouvait-il faire de la misérable petite vie de Morgan ? Et, sans doute, en même temps qu'il s'irritait, Pemberton songeait au motif très honorable auquel obéissait son élève : il cherchait

simplement à faire oublier ainsi qu'il n'était rien de plus qu'un gosse hétéroclite. Si l'on basait sur une autre conception les rapports que l'on avait avec lui, on ne devait s'en prendre qu'à soi-même de ses mésaventures. Pemberton, en proie à une étrange confusion de désir et d'alarme, attendait donc la catastrophe qu'il estimait être suspendue sur la maison Moreen. Il était certain parfois d'être frôlé par ses symptômes et se demandait quelle forme elle prendrait pour produire l'effet le plus saisissant.

Ce serait peut-être une dispersion soudaine, un sauve-qui-peut effaré, une débandade où chacun se cacherait égoïstement dans un coin. Ils possédaient certainement moins de ressort et d'élasticité qu'autrefois ; il était évident qu'ils cherchaient quelque chose qu'ils n'arrivaient pas à trouver. Les Dorrington n'avaient pas reparu ; les princes s'étaient débandés ; n'était-ce point le commencement de la fin ? Mrs Moreen avait perdu le compte de ses fameux « jours » ; son calendrier social était en proie à une grande confusion, il se trouvait tourné contre le mur. Pemberton soupçonnait que la grande, la cruelle

déconfiture avait été l'innommable conduite de Mr Granger qui ne paraissait pas savoir ce qu'il voulait ou – ce qui était pire – ce qu'eux voulaient. Il continuait à envoyer des fleurs, comme pour joncher le chemin de sa retraite qui ne devenait nullement celui de son retour. C'était très bien d'envoyer des fleurs, mais... Pemberton pouvait compléter sa phrase. Il apparaissait clairement qu'en fin de compte les Moreen étaient des épaves sociales ; si bien que le jeune homme se félicitait presque de ce que ce compte ait duré si longtemps. Mr Moreen était certes capable de s'en aller parfois faire des affaires et, ce qui était plus surprenant, de s'en revenir chez lui. Ulick n'avait pas de club, mais on ne l'aurait pas deviné à le voir, tant il continuait à avoir l'air de quelqu'un qui considère le monde du haut de la fenêtre d'une institution de ce genre. Aussi Pemberton fut-il d'autant plus surpris de l'entendre une fois répondre à sa mère sur le ton désespéré d'un homme familiarisé avec les pires privations. Il n'avait pas, bien entendu, résolu la question ; il s'agissait apparemment d'un conseil pour savoir vers qui se tourner, qui consentirait à

prendre Amy.

– Envoyez-la au diable ! jappa Ulick, montrant ainsi à Pemberton que la famille non seulement avait perdu son amabilité, mais encore avait cessé de croire en elle-même.

Il était visible aussi que si Mrs Moreen essayait de trouver quelqu'un pour prendre ses enfants on pouvait la considérer comme étant en train de carguer ses voiles en prévision de la tempête. Mais Morgan était le dernier dont elle se séparerait.

Un après-midi d'hiver – c'était un dimanche – les deux amis allèrent faire une longue promenade au Bois de Boulogne. La fin du jour était si magnifique, le coucher de soleil d'une couleur citron si claire, le défilé des voitures et des piétons si amusant, la fascination de Paris si grande, qu'ils s'attardèrent et s'aperçurent soudain qu'il allait leur falloir se dépêcher pour arriver à l'heure du dîner. Ils se dépêchèrent donc, bras dessus, bras dessous, affamés et de bonne humeur, convenant qu'il n'y avait en somme rien comme Paris, et, qu'après tout ce

qu'ils avaient éprouvé, ils n'étaient pas encore rassasiés de plaisirs innocents. En arrivant à l'hôtel ils découvrirent que, encore que scandaleusement en retard, ils arrivaient à temps pour le dîner qui s'offrirait vraisemblablement à eux. Une grande confusion régnait dans l'appartement des Moreen – bien misérable cette fois, mais encore le meilleur de la maison – et, en présence du dîner interrompu, de la vaisselle en désordre comme après une rixe et d'une grande tache de vin laissée par une bouteille renversée, Pemberton ne put se dissimuler qu'il y avait eu une scène où la volonté du propriétaire avait dû s'affirmer avec la dernière rigueur. La tempête était arrivée, – ils cherchaient tous un refuge. Les voiles étaient carguées, et Paula et Amy invisibles. Elles n'avaient jamais eu recours à l'égard de Pemberton aux plus élémentaires de leurs artifices féminins, mais il sentait bien qu'il ne leur était pas assez indifférent pour qu'elles se souciaient de le rencontrer au moment où on venait de confisquer leurs robes. Quant à Ulick, il paraissait avoir sauté par-dessus bord. Le propriétaire et son personnel avaient, en un mot,

cessé de marcher à l'allure de leurs hôtes. Et, grâce à une pile de malles ouvertes qui encombraient le corridor, l'impression de détention embarrassée qui se dégageait de ce désarroi se mêlait étrangement à un aspect de départ indigné.

Lorsque Morgan se fut rendu compte de tout cela, – et ce ne fut pas long – il rougit jusqu'à la racine de ses cheveux. Il se mouvait depuis l'enfance au milieu des difficultés et des dangers, mais il n'avait jamais été témoin d'une honte publique. Un second coup d'œil permit à Pemberton de remarquer que les larmes lui étaient montées aux yeux, larmes d'une amertume jusqu'ici inconnue. Il se demanda un instant si, pour ménager l'enfant, il ne pourrait pas réussir à faire semblant de ne pas comprendre. Mais tout effort dans ce sens fut rendu vain par l'apparition de Mr et de Mrs Moreen assis sans dîner dans leur petit salon déshonoré, devant leur feu éteint et semblant tourner de tous côtés leurs regards vitreux en quête d'un port pour s'abriter contre une telle tempête. Ils n'étaient point prostrés mais

horriblement pâles et Mrs Moreen venait évidemment de pleurer. Pemberton cependant eut vite fait d'apprendre que son chagrin n'était point causé par la perte de son dîner – quelque plaisir qu'elle y prît d'ordinaire – mais par un coup qui l'atteignait encore plus profondément, ainsi qu'elle se hâta de l'expliquer. Il verrait lui-même comment ces grands changements, ce coup de foudre s'étaient produits et comment il leur fallait tous maintenant se débrouiller. Aussi, quelque cruel qu'il fût pour eux de se séparer de leur enfant chéri, elle était obligée de s'adresser à lui et lui demander de pousser plus loin encore l'influence qu'il avait si heureusement acquise sur l'enfant et de l'engager à le suivre dans quelque modeste retraite. À dire vrai, ils avaient absolument besoin de lui pour donner à ce fils délicieux une protection momentanée ; cela laisserait à Mr Moreen et à elle-même une bien plus grande liberté pour donner l'attention voulue au rétablissement de leurs affaires (attention qui avait, hélas ! été jusqu'à présent trop rare).

– Nous nous fions à vous ; nous sentons que nous le pouvons, dit Mrs Moreen, frottant

lentement l'une contre l'autre ses mains blanches et grasses et regardant Morgan bien en face avec componction, cependant que son mari, évitant de prendre des libertés avec l'enfant, se contentait de lui caresser paternellement le menton d'un index hésitant.

– Oh ! certes, nous le sentons bien. Nous avons pleine confiance en Mr Pemberton, Morgan, poursuivit-il.

Pemberton se demanda une seconde fois s'il pouvait faire semblant de ne pas comprendre, mais il n'y avait pas moyen de résister à l'intense pénétration de Morgan.

– Est-ce que vous voulez dire, s'écria-t-il, qu'il peut m'emmener vivre avec lui pour toujours, pour toujours ? Qu'il peut m'emmener loin, bien loin, n'importe où il veut ?

– Pour toujours, toujours ? Comme vous y allez ! dit Mr Moreen avec un rire indulgent. Pour aussi longtemps que Mr Pemberton le voudra bien.

– Nous avons lutté, nous avons souffert,

continua sa femme, mais vous l'avez fait tellement vôtre que nous avons déjà supporté le plus dur de notre sacrifice.

Morgan s'était détourné de son père, il regardait Pemberton le visage illuminé. Il n'avait plus honte de leur humiliation commune, c'était l'autre aspect de la situation qui le frappait, – il fallait saisir cette occasion. Il eut un moment de joie enfantine, à peine mitigée par la réflexion que cette consécration inattendue de ses espoirs (trop soudain et trop violent, ce changement dans leur vie était bien autre chose que des aventures de livre pour bon petit garçon) n'en laissait pas moins sur leurs bras les difficultés de l'évasion. Cette joie dura un instant et Pemberton fut presque saisi devant le flot de gratitude et d'affection qui se fit jour à travers son premier abattement, lorsqu'il balbutia :

– Mon vieux, qu'est-ce que vous dites de ça ?

Comment ne pas se montrer enthousiaste ? Mais il fallut à Pemberton plus de courage encore devant ce qui suivit immédiatement. L'enfant s'assit brusquement sur la première chaise venue.

Il était devenu livide et avait porté la main à son côté gauche. Les trois autres le regardaient, mais Mrs Moreen bondit tout d'un coup en avant :

– Ah ! son pauvre petit cœur ! s'écria-t-elle.

Et cette fois, tombant à genoux et sans respect pour son idole, elle l'étreignit passionnément.

– Vous l'avez entraîné trop loin, vous l'avez fait marcher trop vite, jeta-t-elle à Pemberton par-dessus son épaule.

Son fils ne protesta pas et l'instant d'après, le tenant toujours dans ses bras elle se leva soudainement, les traits convulsés, et avec un cri de terreur :

– Au secours ! au secours ! Il se meurt, il est mort !

Pemberton comprit, avec une horreur égale, à la fixité du visage de Morgan que rien ne pouvait le rappeler à la vie. Il l'enleva à demi aux bras de sa mère et, pendant un instant, comme ils le soutenaient ensemble, tous deux mirent toute leur détresse dans leur regard.

– Il n'a pas pu supporter cela, son cœur était

trop faible, dit le jeune homme, ce choc, toute cette scène, la violence de son émotion...

– Mais je croyais qu’il voulait s’en aller avec vous ! gémit Mrs Moreen.

– Je vous disais bien que non, ma chère, répondit son mari.

Il était tout tremblant et, à sa façon, aussi affligé que sa femme. Mais au bout d’un instant, il supporta son épreuve en homme du monde.

L'autel des morts

(La Revue de Paris, 1^{er} novembre 1925.)

Traduction de Denyse Clairouin.

I

Il avait une mortelle aversion pour les anniversaires nébuleux, le pauvre Stransom, et les aimait encore moins quand ils prétendaient à quelque importance. Les célébrer ou les supprimer lui était également pénible et seule une célébration avait trouvé place dans sa vie : chaque année il avait observé à sa manière la date de la mort de Mary Antrim. Peut-être serait-il plus exact de dire que chaque année, au retour de cette date, le souvenir s'emparait de lui, obsession tyrannique qui empêchait Stransom de faire quoi que ce fût d'autre en ce jour. Il s'éveillait pour cette fête du souvenir aussi consciemment qu'il se fût éveillé au matin de son mariage. Le mariage n'avait eu naguère que trop peu à voir en la matière. Pour la jeune fille qui avait dû être son épouse, il n'y avait point eu de baiser nuptial. Elle était morte d'une fièvre maligne après que le jour du mariage eut été fixé.

Il avait perdu, avant de l'avoir véritablement goûtée, une affection qui promettait de remplir sa vie.

Du bienfait de cette affection, toutefois, il eût été faux de dire que sa vie pût être réellement privée. Elle était encore régie par un pâle fantôme, encore ordonnée par une présence souveraine. Stransom n'avait jamais été l'homme des passions nombreuses, et même, à mesure que les années s'écoulaient, nul sentiment ne s'était autant accru en lui que le sentiment d'être intimement dépouillé. Il n'avait eu besoin ni de prêtre, ni d'autel pour consacrer un éternel veuvage. Il avait fait bien des choses en ce monde. Il les avait presque toutes faites à l'exception d'une seule : il n'avait jamais oublié. Il avait essayé d'introduire dans son existence tout ce qui eût pu en combler le vide. Mais il n'était pas parvenu à en faire autre chose qu'une maison dont la maîtresse était éternellement absente. Elle ne l'était jamais davantage qu'à chaque retour de ce jour de décembre qu'isolait la fidélité de sa mémoire. Les rites de la journée n'étaient pas arrangés d'avance, elle était

entièrement à la merci des nerfs de Stransom qui le poussaient impitoyablement hors de chez lui. Le terme de son pèlerinage était éloigné. Elle avait été enterrée dans un coin de la banlieue de Londres, alors épargné par la civilisation et que Stransom avait vu d'année en année perdre jusqu'au dernier vestige de fraîcheur. À vrai dire, les moments qu'il y passait, étaient ceux où il avait le moins conscience du décor qui l'entourait. Ses yeux contemplaient une autre image, ils s'ouvraient à une autre lumière. Étaient-ils tournés vers un au-delà auquel il fût possible de croire, ou regardaient-ils vers un passé qui s'effaçait dans l'irréel ? Quelle que fût la réponse, c'était en tout cas une immense évasion hors de la réalité présente.

Il est vrai que s'il n'y avait pas dans la vie de Stransom d'autres dates, elle contenait pourtant d'autres souvenirs, et, dans sa cinquante-cinquième année, les souvenirs de cet ordre s'étaient multipliés. Il y avait d'autres fantômes que celui de Mary Antrim. Il n'avait peut-être pas eu plus de deuils que la plupart des hommes, mais il les avait comptés davantage. Il n'avait pas

vu la mort de plus près, mais il l'avait, en quelque sorte, sentie plus profondément. Petit à petit il avait pris l'habitude de dénombrer ses morts. De bonne heure, au cours de sa vie, l'idée lui était venue que l'on pourrait faire quelque chose pour eux. Ils étaient là dans leur essence consciente, leur patience expressive, témoins frappés de mutisme. Quand tout sentiment de leur présence venait à manquer, quand on cessait pour ainsi dire de percevoir leur lointain murmure, alors semblait commencer pour eux le purgatoire sur cette terre.

Ils demandaient si peu, les pauvres disparus, qu'ils obtenaient encore moins, et ils mouraient à nouveau, ils mouraient chaque jour sous le dur traitement de la vie. Ils n'avaient ni offices régulièrement institués, ni sanctuaires réservés. Ils n'avaient ni honneurs, ni abri, ni sécurité. Même les gens dépourvus de générosité subvenaient au besoin des vivants, mais les généreux mêmes ne faisaient rien pour « les autres ».

C'est pourquoi en G. Stransom avait grandi,

avec les années, la résolution que lui du moins ferait quelque chose pour ses morts, qu'il s'acquitterait de la suprême charité sans reproche.

Chaque homme avait ses propres morts et chaque homme possédait pour faire face à cette charité les amples ressources de l'âme.

C'était sans aucun doute la voix de Mary Antrim qui plaidait le mieux leur cause. – Comme de toute façon les années s'écoulaient en communion constante avec ces hôtes qu'on laissait attendre, ceux que toujours dans ses pensées il nommait les Autres, il leur consacra des heures, il organisa son aumône.

Comment, au juste, cette idée avait-elle surgi, il n'aurait, sans doute, jamais pu le dire, mais le résultat fut qu'un autel illuminé de cierges, dédié à ce culte secret, s'édifia dans le cadre de sa vie spirituelle.

Depuis longtemps Stransom se demandait avec embarras s'il avait une religion, très sûr et non à demi satisfait de n'avoir pas en tout cas la religion que certaines gens eussent souhaité qu'il eût. Peu à peu, cette question se simplifia à ses

yeux ; il devint clair pour lui que la religion qui s'était instituée en sa conscience primitive était simplement la religion des morts. Elle convenait à son inclination, elle satisfaisait son esprit, elle donnait une raison d'être à sa piété, elle répondait à son goût pour les cérémonies d'un rite solennel et magnifique.

De ces choses, il ne se faisait nulle idée, sauf qu'il les croyait accessibles à ceux qui en sentaient le besoin. Le plus pauvre pouvait édifier de semblables temples de l'esprit, pouvait les illuminer de cierges et les envelopper d'encens, pouvait les embellir d'images et de fleurs. Les frais d'entretien, suivant l'expression courante, incombaient entièrement à la générosité de son cœur.

II

Il sentait cette année, en ce jour, veille de son anniversaire, une émotion déjà éprouvée et qui

n'était pas sans rapport avec cet ordre de sensations. Comme il rentrait chez lui à la fin d'une journée occupée, il fut frappé, dans une rue de Londres, par l'aspect d'une devanture de magasin dont l'éclat illuminait l'atmosphère brune et triste ; plusieurs personnes arrêtées contemplaient cette vitrine de bijoutier ; les diamants et les saphirs semblaient rire aux éclats, comme des notes riches en sons, dans la simple joie de savoir combien plus ils valaient que ces misérables piétons qui les contemplaient à travers la vitre. Stransom s'arrêta assez longtemps pour s'imaginer suspendant un collier de perles autour du cou blanc de Mary Antrim, puis le son d'une voix connue le retint un instant encore. Près de lui étaient une vieille qui grommelait, et, plus loin, un monsieur et une dame. C'était de lui, de Paul Creston, que la voix était venue : il parlait à la jeune femme de quelque objet précieux de la vitrine. À peine Stransom avait-il reconnu son ami que la vieille femme s'en fut ; surpris par la soudaine facilité qu'il avait d'aller vers le couple, un sentiment étrange le retint au moment de poser sa main sur le bras de son ami. Cela ne dura

qu'un instant, mais cet instant suffit pour qu'une question saugrenue se présentât à son esprit : madame Creston n'était-elle pas morte ? Le doute le prit à entendre l'arrêt brusque de la voix du mari, arrêt familial, inflexion conjugale, si jamais il en fut, et à voir la manière dont les deux silhouettes s'appuyaient l'une à l'autre. Creston, faisant un pas pour regarder autre chose, s'approcha de lui, lui jeta un regard, sursauta et s'exclama, attitude dont l'effet immédiat fut de reporter Stransom en arrière de plusieurs mois et d'évoquer la figure différente, absolument différente, que lui avait montrée en dernier lieu le pauvre homme, masque tuméfié, ravagé, incliné sur la tombe ouverte auprès de laquelle ils se tenaient tous d'eux. Ce « fils de la douleur » n'était plus en deuil maintenant ; il détacha son bras de celui de sa compagne pour serrer la main de l'ami d'autrefois. Il rougit en même temps qu'il sourit, dans la lumière crue de la vitrine, quand Stransom s'aventura à soulever son chapeau devant la dame. Stransom eut juste le temps de voir qu'elle était jolie, avant de se trouver, bouche bée, devant une réalité plus

stupéfiante. « Mon cher ami, laissez-moi vous présenter ma femme. »

Creston avait rougi et balbutié, mais en une demi-minute, au train où vit notre société polie, il n'y avait plus pour notre ami que le simple souvenir d'un choc. Il se tenait là, riait et parlait ; Stransom avait immédiatement écarté le choc, se réservant de le méditer en la solitude. Il se sentit grimacer, il s'entendit exagérer les formules de politesse, tout en ayant conscience de se trouver mal à demi : cette nouvelle femme, cette figurante engagée, mistress Creston ? Le visage de cette femme rayonnait autant que la vitrine du bijoutier et la joyeuse candeur avec laquelle elle jouait son rôle monstrueux faisait l'effet d'un grossier manque de tact. Voir attribuer à cette personne le rôle de femme de Paul Creston paraissait monstrueux à Stransom – et cela pour mille raisons ; – Creston eût dû le comprendre.

L'heureux couple débarquait à peine d'Amérique et Stransom n'avait point eu besoin d'apprendre cela pour deviner la nationalité de cette dame. Cela même accentuait encore en

quelque sorte l'air niais que la cordialité confuse du mari essayait vainement de dissimuler.

Stransom se souvint d'avoir entendu dire qu'au vif de son chagrin, ce pauvre Creston avait traversé l'Océan pour ce que le monde a coutume d'appeler en pareil cas : « Un petit changement ». Il l'avait, en effet, trouvé, le petit changement, il l'avait même ramené. C'était le petit changement qui se tenait à côté de lui et, quoi qu'il fût, il ne pouvait, là, découvrant ses grandes dents, avoir d'autre aspect que celui d'un âne et en avoir conscience. Ils allaient entrer dans la boutique, dit mistress Creston, et elle pria Stransom de venir les aider à choisir. Il la remercia, regarda sa montre et prétextua un rendez-vous pour lequel il était déjà en retard. Tandis qu'ils se séparaient, elle cria au travers du brouillard : « N'oubliez pas de venir me voir dès que vous pourrez. » Creston avait eu la délicatesse de ne pas suggérer cela et Stransom espérait qu'il souffrait de l'entendre prononcé à voix haute.

En s'éloignant, Stransom se sentit bien déterminé à ne jamais approcher cette femme de

sa vie. Elle était peut-être une créature humaine, mais Creston n'eût pas dû l'exhiber ainsi, sans prendre garde, n'eût même pas dû la montrer du tout. Ses précautions, alors, eussent été celles du faussaire et de l'assassin, et personne n'aurait songé à l'extradition. C'était une femme d'exportation pour usage à l'étranger ou service purement extérieur ; un instant d'une honnête réflexion de la part de Creston lui eût épargné l'injure des comparaisons. Telle fut la première vague de réaction chez Stransom, mais tandis qu'il était assis seul, ce soir-là (il y avait certaines heures qu'il passait toujours seul), la rigueur de son jugement s'apaisa et ne laissa en lui que de la pitié. Lui, pouvait passer une soirée avec Kate Creston, si l'homme auquel elle avait tout donné ne le pouvait pas : il l'avait connue durant vingt années, elle était la seule femme pour laquelle il aurait pu devenir infidèle au souvenir de sa jeunesse. Elle était toute intelligence, toute sympathie, tout charme, sa maison avait été la plus accueillante du monde et son amitié la plus solide. Il l'avait aimée sans incident, et sans incident tout le monde l'avait aimée, elle avait

rendu les passions nées autour d'elle aussi régulières que les marées attirées par la lune. Elle avait été sûrement beaucoup trop bonne à l'égard de son mari, mais il ne s'en était jamais douté, et en rien elle ne s'était montrée plus admirable que dans l'art exquis avec lequel elle s'efforçait d'empêcher tout le monde de s'en apercevoir ; et c'était là l'homme auquel elle avait consacré sa vie, l'homme pour lequel elle y avait renoncé, mourant en mettant au monde son enfant. Elle n'avait eu qu'à se soumettre à son destin et, avant même que l'herbe n'eût verdi sa tombe, elle n'existait pas plus pour lui qu'une servante remplacée.

La frivolité, l'indécence de cette attitude emplirent de larmes les yeux de Stransom. Il avait ce soir l'impression profonde que lui seul, en ce monde sans délicatesse, avait le droit de tenir la tête haute. Il fumait après le dîner, tenant un livre sur ses genoux, mais n'avait point d'yeux pour la page ouverte. Ses yeux, dans le vide surpeuplé de choses qui l'entourait, semblaient avoir rencontré ceux de Kate Creston et c'était dans leur triste silence que plongeait son regard.

C'était vers lui que l'esprit souffrant de Kate s'était tourné, sachant que c'était d'elle que s'occuperaient ses pensées. Il se demanda longuement comment les yeux clos des mortes pouvaient vivre encore, comment ils pouvaient se rouvrir en la quiétude de cette chambre, à la lumière de la lampe, si longtemps après avoir regardé pour la dernière fois. Ils avaient des regards qui survivaient – ils avaient ces regards qui s'évoquaient au souvenir comme s'évoquent certains vers des grands poètes.

Le journal gisait près de la chaise. Sans avoir idée de ce qu'il pouvait contenir, Stransom l'avait déplié puis laissé tomber. Avant d'aller se coucher, il le ramassa, et, cette fois, cinq mots en tête d'un paragraphe le frappèrent et le firent sursauter. Il restait là devant le feu, le regard fixé sur : « *Mort de Sir Acton Hague K. C. B. – de la Hague.* » L'homme qui dix ans auparavant avait été son meilleur ami, et qui, une fois déchu de ce titre, n'avait jamais été remplacé. Il l'avait revu après leur rupture, mais cela remontait à quelques années. Debout devant le feu, il eut froid en lisant ce qui lui était arrivé. Acton Hague était mort du

périlleux honneur de son exil, mort d'une maladie engendrée par la morsure d'un serpent venimeux. Sa carrière était résumée en une douzaine de lignes du journal dont la lecture n'éveilla en Stransom nul sentiment plus chaud que le soulagement de n'y point voir mentionné le motif de leur querelle, incident que leur participation respective à d'importantes affaires avait revêtu à l'époque d'une odieuse publicité. Public, en effet, le tort que Stransom avait, à son point de vue, subi, publique l'insulte qu'il avait passivement supportée du seul homme avec lequel il eût jamais eu d'intimité, l'ami presque adoré de ses années de collègue, plus tard l'objet de sa fidélité passionnée. Si publique qu'il n'en avait jamais parlé à aucune créature humaine, si publique qu'il n'y accordait plus aucune attention. Pour lui, la différence consistait en la fin de toute amitié, mais cela n'avait jamais supprimé que cette seule amitié. Le choc des intérêts avait été privé, absolument privé, mais la conduite choisie par Hague avait été adoptée à la face de tous. Aujourd'hui tout semblait être arrivé à seule fin que Georges Stransom pût se remémorer son ami

comme « Hague » et se rendre compte de l'analogie qui existait entre lui, Stransom, et une pierre. Ayant froid, soudain, horriblement froid, il s'en fut se coucher.

III

Le lendemain après midi, dans le grand faubourg gris, il s'aperçut que sa longue promenade l'avait fatigué. Rien que dans le cimetière redouté, il s'était tenu une heure debout. Au retour, ses pieds l'avaient instinctivement entraîné par un chemin détourné vers un quartier désert où nul cocher ne rôdait à l'affût d'une proie. Il s'arrêta à un tournant et embrassa du regard la désolation du paysage. À travers le crépuscule qui tombait, il découvrit qu'il se trouvait dans une de ces voies de Londres qui sont moins sombres la nuit que le jour grâce à la lumière, don de l'honnête municipalité. Le jour, rien n'éclairait, la nuit il y avait des lampes, et, dans l'état d'esprit où se trouvait alors

Georges Stransom, les lampes elles-mêmes lui paraissaient animées de bonté. Ce n'était pas qu'elles pussent rien lui révéler, c'était seulement qu'elles brûlaient avec une flamme claire. Cependant, à son grand étonnement, au bout d'un moment, elles lui firent voir quelque chose : l'arc d'un haut portail auquel accédaient des marches basses en terrasses, dont la profondeur formait une sorte de vestibule obscur ; un rideau, soulevé sur son passage, lui laissa entrevoir la perspective d'une avenue d'ombre avec, tout au bout, une lueur de cierges. Il s'arrêta et regarda, reconnut en cet édifice une église. L'idée lui vint immédiatement que, puisqu'il était fatigué, il pourrait se reposer là ; si bien que, l'instant après, il avait écarté le rideau et était entré.

C'était un temple de la vieille foi et il était évident qu'un service venait d'avoir lieu. Un service pour les morts peut-être ; le maître-autel était encore illuminé de cierges, spectacle que Stransom avait toujours aimé, et il éprouva un soulagement à se laisser tomber sur un siège. Plus que jamais cela ne l'avait encore frappé, il lui parut bon qu'il y eût des églises.

Celle-là était presque vide, les autres autels étaient obscurs, un bedeau allait et venait dans la nef ; une vieille femme toussa, mais Stransom crut sentir un courant hospitalier dans l'air lourd et suave. Était-ce dû seulement au parfum de l'encens ? Il avait en tout cas quitté le faubourg gris et s'était rapproché du foyer réchauffant. Bientôt, il cessa de se sentir un intrus, acquérant enfin une sensation de communion avec le seul fidèle qui fût près de lui, sombre présence d'une femme en grand deuil dont il ne voyait que le dos. Elle était plongée dans une profonde prière à une faible distance de lui. Il souhaita de pouvoir, comme elle, s'abîmer jusqu'au fond de son être, de pouvoir être aussi immobile, aussi ravi d'extase. Après quelques instants, il quitta sa chaise : cela devenait indélicat de faire tant attention à cette femme. Stransom se perdit alors complètement, flottant à la dérive dans cet océan de lumière. Si de semblables occasions avaient été plus fréquentes au cours de sa vie, Stransom aurait eu plus net dans son souvenir le type original et grandiose, et souvent reproduit, du temple tout idéal qu'il avait édifié en esprit. Cet

autel s'était formé primitivement, d'après une vague réminiscence des pompes liturgiques, puis l'écho avait fini par devenir plus distinct que le son initial. Et voici que maintenant le son résonnait devant lui, le modèle resplendissait de tous ses feux dans le mystère de la splendeur où rayonnaient d'éternelles intentions. Tandis qu'il était assis là, l'autel devant ses yeux devint peu à peu son propre autel, et l'étoile de chaque cierge, un vœu à lui personnel ; il les compta, les nomma, les groupa, ce fut le silencieux rappel de ses morts. L'ensemble émettait une clarté intense, clarté devant laquelle la simple chapelle de son esprit s'estompa tellement qu'il se demanda s'il ne trouverait point sa véritable quiétude en quelque acte matériel, en quelque pratique extérieure d'un culte.

Pendant qu'à distance la dame à la robe était toujours prostrée, cette idée s'empara de Stransom, il se sentit doucement ému de cette conception et se leva tout à coup dans la soudaine excitation du plaisir qu'elle lui causait. Sans bruit, il erra le long des transepts, s'arrêtant aux différentes chapelles, toutes, à l'exception d'une

seule, consacrées à une dévotion particulière. Ce fut dans la niche claire, sans lampe et sans affectation, qu'il s'arrêta le plus longtemps, aussi longtemps qu'il lui fallut pour bien préciser son projet de l'orner par sa propre générosité. Il la sauverait de tout autre culte, sans l'associer à rien de profane, seulement il la prendrait telle qu'on la lui céderait et en ferait un chef-d'œuvre de splendeur, une colline de feu. Entretienue dans l'année avec vénération, entourée par l'atmosphère sanctifiée de l'église, elle serait toujours libre pour ses offices à lui. Il y aurait certes des difficultés, mais dès le début elles apparurent à Stransom comme surmontées. Même pour une personne aussi peu initiée, c'était là chose arrangeable ; d'avance il voyait tout, et surtout de quelle claire sérénité le lieu serait pour lui aux intervalles de ses occupations, dans la mélancolie des longs après-midis, de quelle richesse : il lui serait en tout temps un gage, parmi ce monde indifférent. Avant de se retirer, Stransom s'approcha à nouveau de l'endroit où il s'était assis d'abord, et ce faisant il rencontra la dame qu'il avait vue en prière et qui maintenant

se dirigeait vers la porte. Elle le dépassa rapidement, il n'eut qu'une vision fugitive de sa figure pâle et de ses yeux sans expression, presque sans regard. En cet instant elle paraissait flétrie et magnifique.

Telle fut l'origine du culte dorénavant public, quoique ésotérique, qu'il fut enfin possible à Stransom d'établir. Cela demanda un an et la manière de procéder ainsi que le résultat eussent été pour tout observateur une vivante image de sa bonne foi. En réalité personne ne fut au courant, personne, sauf les seuls ecclésiastiques dont il avait promptement fait connaissance, doucement surmonté les objections, puis éventuellement emporté l'acquiescement à son excentrique munificence. Naturellement, au commencement de ses démarches, Stransom avait été renvoyé à l'évêque et l'évêque s'était montré délicieusement humain, l'évêque avait presque paru amusé, en tout cas le succès fut en vue à dater du moment où l'attitude des intéressés devint libérale en réponse aux libéralités.

L'autel et la niche qui l'encadrait,

ostensiblement consacrés à un culte familial, devaient être magnifiquement entretenus. La seule chose que Stransom se réservait à lui-même, c'était le nombre des cierges et la libre jouissance de son intention. Quand l'intention eut pris son plein développement, la jouissance devint plus grande même qu'il n'avait osé l'espérer. Quand il était éloigné de cet autel, il aimait à penser à ce qu'il avait ainsi réalisé, il aimait à se convaincre encore de cette réalité quand il en était près. Il n'était pas souvent assez près pour qu'une visite à son autel n'eût, par force, le caractère d'un pèlerinage, mais le temps qu'il consacrait à sa dévotion en vint à lui sembler plutôt une contribution à ses autres intérêts qu'une trahison à leur égard. Une vie même surchargée pouvait devenir plus facile quand on y avait ajouté une nouvelle raison d'être. Combien plus facile ! Ceux qui, remarquant les fréquentes disparitions de Stransom, donnaient une explication fort vulgaire à ce qu'ils avaient coutume d'appeler « ses plongeurs », ceux-là ne le devinèrent jamais. Ces « plongeurs » l'entraînaient en des profondeurs

plus calmes que les profondes cavernes de la mer, et, au bout d'une ou deux de ces disparitions, cette habitude était devenue celle qu'il eût le plus coûté à notre ami d'abandonner.

Maintenant, au moins, ils posséderaient quelque chose, réellement à eux, ses « morts », et Stransom aimait à penser qu'ils pourraient parfois s'identifier aux Morts des autres personnes, de même que les Morts des autres pourraient être invoqués sous les auspices du culte qu'il avait institué. Il lui semblait que celui, quel qu'il fût, qui plierait le genou sur le tapis que lui Stransom avait étendu à terre, agirait selon l'esprit de sa dévotion ; pour lui, chacune de ses lumières portait un nom et de temps en temps une lumière nouvelle s'allumait. Il s'était posé un principe fondamental, qu'il y aurait toujours place pour eux ; tous les gens, ceux qui passaient ou s'arrêtaient, ne voyaient qu'un autel, le plus resplendissant des autels.

Et, devant cet autel, un homme âgé, assis, immobile, plongé dans une rêverie ou dans un demi-sommeil, en subissait l'étrange fascination.

Une partie de la satisfaction que ce lieu procurait à ce mystérieux et irrégulier adorateur, venait de ce qu'il retrouvait là les années de sa vie écoulée, les liens, les affections, les luttes, les soumissions, les conquêtes, un « ressouvenir » de cet aventureux voyage dont les commencements et les fins des relations humaines marquent les étapes. Stransom se sentait généralement peu de goût pour le passé en tant que partie de sa propre histoire. En d'autres temps, en d'autres lieux, ce passé lui semblait surtout pitoyable à considérer et impossible à réparer, mais, en cette occasion, il l'acceptait avec quelque chose de cette joie très réelle avec laquelle on se fait à un mal qui commence à céder au traitement. La vie, cette maladie, commence à un moment donné à céder au traitement du temps et c'était en ces heures de méditation que Stransom percevait le plus clairement cette réalité. Il était là, marqué, le jour où pour la première fois il avait fait connaissance avec la mort, et les phases successives de cette connaissance étaient symbolisées chacune par une flamme.

Les groupes de flamme se faisaient plus

nombreux, car Stransom avait pénétré dans ce sombre défilé par où notre vie descend vers la tombe et au long duquel l'un des nôtres meurt chaque jour. C'était d'hier seulement que rayonnait la flamme blanchie de Kate Creston et déjà de plus récentes étoiles scintillaient au bout des cierges.

Différentes personnes, pour lesquelles il n'avait jamais eu un intérêt très vif, se rapprochaient de lui en entrant dans les rangs de cette communauté. Tête par tête, il les comptait à nouveau, jusqu'à ce qu'il se sentît semblable au berger devant son troupeau rassemblé, et doué comme le berger de la vision des imperceptibles différences. Il connaissait chaque cierge séparément et jusqu'à la couleur de sa flamme et l'eût encore reconnu si sa place eût été changée. Pour d'autres imaginations, ils pouvaient représenter d'autres symboles, pourvu que ce fût un symbole devant lequel on gardât le silence : c'était là son seul désir ; mais il avait intensément conscience de la note personnelle de chacun des cierges et du rôle distinct qu'elle jouait dans son concert ; il se prenait presque à souhaiter que

certains de ses amis mourussent pour qu'il pût rétablir avec eux, de cette même façon, des relations plus charmantes que celles dont il pouvait jouir de leur vivant. En ce qui concerne les amis, dont les longs méridiens de ce globe nous séparent, des relations de cette sorte ne pouvaient constituer qu'un progrès, les mettant instantanément à notre portée.

Naturellement il y avait des brèches dans la constellation, car Stransom savait que seule la prétention d'agir selon lui-même lui était permise, et chaque figure passant devant ses yeux dans les grandes ténèbres n'avait pas droit à un souvenir. Il y avait dans la mort même une étrange sanctification, mais certaines figures étaient plus sanctifiées par l'oubli que par le souvenir.

Le vide le plus frappant dans cette éblouissante phalange venait du souvenir d'Acton Hague qu'il essayait en vain de chasser. Pour Acton Hague nulle flamme ne pourrait jamais briller sur un autel à lui.

IV

Chaque année, le jour où il revenait du grand cimetière, il entra à l'église ainsi qu'il avait fait le jour où cette idée lui était venue ; ce fut en cette occasion, après une année écoulée, qu'il remarqua que son autel était hanté par un adorateur au moins aussi assidu que lui-même. D'autres fidèles allaient et venaient, là, comme dans le reste de l'église, s'imposant parfois, tandis qu'ils disparaissaient, à une reconnaissance vague ou plus définie. Mais cette inlassable présence, il pouvait toujours la remarquer en arrivant et elle était encore là quand il s'en allait. La première fois, il fut surpris de la promptitude avec laquelle elle assumait une identité à ses yeux : l'identité de la dame que deux ans auparavant, au jour anniversaire, il avait vue si profondément prosternée. Celle dont il avait aperçu la figure en une vision si fugitive. Étant donné le temps écoulé, le souvenir qu'il avait d'elle était assez net pour le surprendre. Sûrement elle n'avait

nulle impression de lui ou plutôt n'en avait d'abord eu aucune. Le temps vint où sa manière d'accomplir les rites laissa supposer qu'elle avait peu à peu deviné que la dévotion de Stransom était du même ordre que la sienne. Elle utilisait son autel pour son intention personnelle ; il pouvait seulement espérer que, triste et solitaire, comme elle semblait être, elle s'en servait pour ses Morts à elle. Il y avait des interruptions, des infidélités, toutes de sa part à lui, en réponse à d'autres devoirs, d'autres obligations, mais au fur à mesure que les mois passaient, chaque fois qu'il retournait à son autel, il retrouvait l'inconnue et finissait par prendre plaisir à l'idée qu'il lui avait procuré une satisfaction égale à la sienne. Si souvent ils priaient côte à côte que par moments Stransom souhaitait d'en avoir la certitude, tant était claire pour eux la perspective de vieillir ensemble dans leur culte. Elle était plus jeune que lui, mais semblait avoir autant de Morts, autant de cierges. D'elle n'émanait nulle fausse note, nulle note même de couleur ou de son, et Stransom avait aussi conclu en lui-même qu'elle n'avait pas de fortune. Toujours de noir vêtue,

elle devait avoir eu une longue suite de chagrins. Après tout, les gens qui pouvaient subir tant de pertes n'étaient positivement pas pauvres, ils étaient riches puisqu'ils pouvaient renoncer à tant de choses. Mais l'air de fidélité et d'indifférence de cette femme, qui en toute attitude de hasard avait une beauté naturelle de lignes, laissait croire à Stransom qu'elle avait connu plus d'une sorte de chagrins.

Il avait un profond amour de la musique, mais peu de temps pour en goûter la jouissance. De temps à autre, le samedi après-midi, quand l'agitation bruyante des jours de travail s'apaisait, il se souvenait de l'existence de certaines joies. Des amis les lui rappelaient et il se retrouvait assis près d'eux à des concerts. Par une de ces journées d'hiver, à Saint-James' Hall, une fois assis, il s'aperçut que la dame, qu'il avait si souvent vue à l'église, occupait la place à côté de la sienne et était évidemment seule, comme lui-même l'était cette fois par hasard. D'abord, trop absorbée par la lecture du programme pour faire attention à son voisin, elle jeta enfin un coup d'œil vers lui ; il saisit l'occasion pour lui parler,

entrant en matière par cette remarque « qu'il lui semblait la connaître déjà ». Elle sourit en disant : « Oh oui, je vous reconnais. » Toutefois, bien qu'elle admît leur longue connaissance, c'était la première fois qu'il voyait son sourire, dont l'effet contribua à resserrer leurs relations plus qu'aucune des précédentes rencontres.

Il n'avait pas découvert qu'elle fût si jolie. Plus tard, dans la soirée, tandis qu'il roulait dans un hansom allant dîner en ville, il ajouta qu'il n'avait pas admis qu'elle fût si intéressante. Le lendemain matin, au milieu de son travail, la pensée insolite lui vint soudain que, remontant à une date déjà si lointaine, l'impression qu'il avait d'elle était comme une rivière aux méandres sinueux qui avait enfin atteint la mer.

Ce jour-là, le souvenir de ce qui s'était passé entre eux amena une sorte de confusion dans son travail. Ce n'était pas grand-chose en soi, mais de là venait le changement. Tous deux ils avaient écouté Beethoven et Schumann, ils avaient causé durant les entractes, et à la fin, quand tous les gens se pressaient vers les portes, il lui avait

demandé s'il ne pouvait lui être de quelque utilité à la sortie. Elle l'avait remercié, puis, ouvrant son parapluie, s'était glissée dans la foule sans faire d'allusion à leur nouvelle rencontre, lui laissant la faculté de se souvenir que pas un mot n'avait été échangé au sujet de cette coïncidence. Ce silence le frappa d'abord comme une chose naturelle, puis comme une chose d'intention maligne. Elle n'eût pas dû permettre qu'il lui parlât et pourtant si elle ne lui avait pas permis, il l'eût jugée mal élevée ; c'était assez étrange qu'étant donné que rien ne les avait jamais mis en contact, il eût pu émettre avec succès la prétention d'être en quelque sorte, elle et lui, de vieux amis. Son succès, il est vrai, avait été consacré par la brusque fuite de la femme ; il lui vint donc un désir absurde de le soumettre à une meilleure épreuve. Sauf l'attente de quelque pauvre chance qui pourrait l'aider, la seule épreuve possible était de la revoir à l'église. S'il avait été laissé à lui-même, Stransom aurait été à l'église le lendemain par simple curiosité, pour voir s'il la trouverait là ; mais, après avoir résolu d'y aller, il constata qu'il n'était point libre. La force qui le retint lui

fit connaître combien peu, en réalité, ses morts le laissaient à lui-même. Il n'allait à l'église que pour eux, pour eux et non pour lui ou à quelque autre intention.

Cette force adverse le retint penchant dix jours, il lui était odieux d'associer sa chapelle à quoi que ce fût d'autre que ses offices, ou de laisser entrevoir la curiosité qui avait été sur le point de l'émouvoir. C'était absurde de compliquer une chose aussi simple que la pratique habituelle d'un culte qui fût aisément devenu journalier et même de toute heure ; pourtant la complication était venue, Stramson se sentait fâché, déçu, comme si un long et heureux enchantement eût été rompu et qu'il eût perdu un sentiment familier de sécurité et de paix. À la fin il se demanda, cependant, s'il devait s'écarter à jamais de son autel, par peur d'une confusion entre ses motifs et son intention. Il retourna à l'église après une période ni plus ni moins longue que d'habitude, avec la conviction très nette qu'il s'apercevrait à peine de la présence ou de l'absence de la dame du concert. Cette indifférence ne l'empêcha pas néanmoins de

remarquer immédiatement que, pour la première fois depuis le jour où il l'avait aperçue, elle n'était point là. Il ne se fit plus scrupule, alors, de lui laisser le temps d'arriver, mais elle ne vint pas et, quand il s'en alla, regrettant encore son absence, il se sentit peiné et admit cette peine profane. Puisque l'absence de cette femme ne faisait qu'embrouiller le réseau des complications, c'était donc qu'il émanait d'elle ; elle seule en était la cause et le nœud.

À la fin de l'année suivante, la situation était en effet très compliquée ; mais il s'en souciait fort peu à cette époque ; seule l'habitude qu'il avait de s'analyser lui avait donné ces scrupules. Trois fois en trois mois, il avait été à l'église sans l'y trouver, et il sentit que point ne lui avait été besoin de ces épreuves pour se convaincre lui-même que son incertitude s'était apaisée. Cependant, si étrange que cela pût sembler, un raffinement de délicatesse, et non pas l'indifférence, avait seul empêché Stransom de demander au sacristain s'il avait vu l'inconnue à d'autres heures.

C'était d'ailleurs grâce à cette discrétion qu'il lui avait été loisible de se montrer au concert d'une amabilité si correcte, et qu'il lui fut possible, rencontrant enfin le regard de l'inconnue, lors d'une quatrième épreuve, d'attendre qu'elle se levât pour s'en aller. Il la rejoignit aussitôt dans la rue et lui demanda s'il pouvait l'accompagner une partie de son chemin. Sur sa tacite autorisation, il l'escorta jusqu'à une maison du voisinage où elle avait affaire. Elle lui apprit que ce n'était point là qu'elle vivait ; elle habitait, dit-elle, un simple taudis en compagnie d'une vieille tante ; l'évocation de cette personne ramena l'entretien au chapitre des tâches lourdes et fastidieuses et des occupations journalières. Elle-même, cette nièce en grand deuil, n'était plus dans sa prime jeunesse et son éclat de jadis lui avait laissé, en se fanant, un air qui constitua aux yeux de Stransom la preuve que cette beauté avait été tragiquement sacrifiée. Quelque assertion qu'elle émit devant Stransom, elle la lui donnait sans aucune référence.

Elle aurait pu être une duchesse divorcée. Elle aurait aussi bien pu être une vieille fille donnant des leçons de harpe.

V

Peu à peu, ils prirent l'habitude de se promener ensemble presque à chaque fois qu'ils se retrouvaient ; pendant longtemps encore, ils ne se rencontrèrent qu'à l'église. Il ne pouvait lui demander de venir la voir ; elle ne l'invita jamais, comme si elle n'eût pas eu un logis convenable pour le recevoir. Elle connaissait autant que lui la société londonienne, mais par délicatesse d'instinct, ils fréquentaient les quartiers ignorés des promeneurs mondains. Au retour, elle l'obligeait toujours à la quitter au même coin de rue ; comme prétexte à s'arrêter, elle regardait avec lui ces choses lamentables que l'on voit exposées aux vitrines des magasins de faubourg ; et jamais il ne lui disait un mot qu'elle ne comprît magnifiquement. Pendant des mois, des années,

Stransom ignore son nom, et elle non plus ne prononça jamais le sien ; mais que leur importaient leurs noms. Seuls comptaient à leurs yeux leur parfaite entente, leur communion d'intention et de culte.

Cette communion intime maintenait leurs relations sur un terrain si impersonnel qu'elles ne suivirent ni la marche, ni les raisons qui régissent le cours des amitiés ordinaires. Ils restèrent indifférents à tous les détails supposés nécessaires aux relations mondaines. Un jour, sans qu'on sût jamais qui des deux l'exprima le premier, ils finirent par émettre l'idée qu'ils ne se souciaient aucunement l'un de l'autre. Sur cette constatation leur intimité s'accrut.

Si sentir profondément ensemble certaines choses absolument distinctes ne constituait pas un gage de sécurité, où trouver alors cette sauvegarde ? Parfois, en de rares occasions, si une circonstance venait à rendre plus chaude, plus intime, l'atmosphère qui les enveloppait, ils se sentaient tout près d'appeler leurs morts par leurs noms, avec l'émotion grave et recueillie de

croyants faisant allusion aux mystères de leur foi. Ils se sentaient alors sur le point de livrer leur pensée tout entière. Le terme « Eux » en disait assez, il limitait l'allusion, il avait une dignité personnelle et si vous aviez entendu nos amis s'en servir dans leurs conversations, vous les auriez pu croire un couple païen de jadis parlant avec respect de ses dieux lares. Ils ne surent jamais, – du moins Stransom ne sut jamais, – comment ils avaient appris à être si sûrs l'un de l'autre. Si chacun d'eux s'était demandé pourquoi l'autre venait là, la certitude leur était venue d'elle-même. Toute foi porte en elle-même l'instinct de propagation et il était aussi naturel que beau qu'ils eussent aussitôt pris plaisir à s'imaginer rencontrer l'un dans l'autre un disciple. Que leur propagande n'eût entraîné qu'un seul disciple, cela était amplement suffisant. Sa dette à elle, toutefois, était bien supérieure à celle de Stransom : tandis qu'elle ne lui avait fourni qu'une adoratrice, il lui avait procuré un temple magnifique. Elle dit une fois avoir pitié de lui à cause de la longueur de sa liste, elle avait compté ses cierges aussi souvent

que lui, – et sur ce, il se demanda de quelle importance pouvait être la sienne. Il s'était étonné auparavant de la coïncidence de leurs pertes, surtout quand, de temps en temps, un nouveau cierge s'allumait. Un accident l'amena une fois à exprimer cet étonnement, et comme surprise de ce qu'il n'eût pas encore compris, elle répondit :

– Oh ! pour moi, vous savez, plus il y en a, mieux cela me convient, ils ne seront jamais trop nombreux, j'aimerais qu'il y en eût des centaines et des centaines, j'aimerais qu'il y en eût des milliers, j'aimerais une colline de flammes...

Alors, en un éclair, il comprit :

– Vos morts ne sont qu'un ?

Elle hésita plus que jamais il ne l'avait vue hésiter, puis rougissant comme s'il possédait maintenant le secret qu'elle gardait jalousement, elle répondit :

– Oui, un seulement.

Il sembla alors à Stransom qu'il en savait encore moins long qu'auparavant, tant il lui était difficile de concevoir une vie où une unique

expérience avait suffi pour effacer toutes les autres. Autour du vide qui en constituait le pivot central, sa vie à lui avait été assez remplie.

Elle parut ensuite regretter sa confession, bien qu'au moment où elle avait parlé il y eût eu de l'orgueil dans sa confusion même ; elle lui déclara que sa part à lui était la plus belle, la plus chère possession que l'on pût souhaiter, – la part que l'on choisirait, si choisir était possible ; elle l'assura qu'elle pouvait parfaitement imaginer quelques-uns des échos qui peuplaient les silences de sa vie.

Il savait que c'était impossible : les relations de chacun avec ceux qu'il a aimés ou haïs sont de caractère trop distinct pour être devinées par analogie. Mais ceci n'altérait en rien le fait qu'ils vieillissaient ensemble dans leur culte commun. Elle était devenue un des traits de cette dévotion, mais, même en pleine floraison de leur amitié, quand ils se rencontraient à un concert, ou allaient ensemble à une exposition, ils ne l'associaient à aucune autre idée. Seulement, chez Stransom le culte devint exclusif et suprême. Un

à un, ses amis s'en allèrent, si bien qu'il eut enfin plus de flammes emblématiques sur son autel que de seuils amis à franchir. Ayant une fois découvert une nouvelle étoile, selon leur expression, l'inconnue émit l'idée que la chapelle était enfin pleine.

– Oh non, répondit Stransom, il s'en faut encore de beaucoup, jamais la chapelle ne sera pleine avant que ne brille un cierge dont l'éclat fera pâlir celui de tous les autres, ce sera le plus haut de tous.

Elle arrêta sur lui son regard calme et étonné :

– De quel cierge voulez-vous parler ?

– Je veux parler du mien, chère madame.

Au bout d'un certain temps, il avait appris qu'elle gagnait quelque argent, grâce à sa plume, écrivant sous un pseudonyme qu'elle ne lui livra jamais, dans des revues qu'il ne vit jamais. Elle savait trop bien et ce qu'il pouvait lire et ce qu'elle pouvait écrire, elle lui apprit à cultiver une indifférence qui contribua au bon état de leurs relations. Cet invisible travail convenait à

Stransom, satisfaisait l'idée qu'il avait d'elle, de la dignité de sa vie fière et obscure, de son talent rémunérateur, de son humble et impénétrable logis. Seule, avec sa vieille tante, perdue dans le monde étroit et falot de son faubourg, pour lui elle revenait à la surface de temps à autre. Elle était la prêtresse de son autel et chaque fois qu'il quittait l'Angleterre, il la commettait à sa garde. Elle réveilla en lui cette opinion que les femmes ont plus d'esprit de religion que les hommes ; sa propre piété lui parut terne et pâle en comparaison ; il lui disait souvent qu'étant donné le peu de temps qu'il lui restait à vivre, il se réjouissait qu'il en restât tant à elle, heureux de penser qu'elle serait là, gardienne du temple quand l'heure de l'appel aurait sonné pour lui.

Il avait élaboré un grand projet dont il lui fit part, il s'agissait d'un legs d'argent pour subvenir à l'entretien de l'autel sans en diminuer le luxe ; il la nommerait gérante de cette fondation et si son inspiration l'y portait, elle pourrait même allumer un cierge pour lui :

– Et qui en allumera jamais un pour moi ?
demanda-t-elle gravement.

VI

Elle était toujours en deuil, cependant, le jour où Stransom revint de la plus longue absence qu'il eût encore faite ; son aspect lui révéla qu'elle avait récemment souffert une nouvelle perte. Ils se rencontrèrent alors qu'elle quittait l'église, et, remettant à plus tard son entrée, Stransom lui proposa de faire demi-tour afin de l'accompagner. Elle réfléchit, puis dit :

– Non, entrez maintenant à l'église, mais venez me voir d'ici une demi-heure.

Il connaissait la perspective étroite de sa rue, fermée à l'une de ses extrémités, aussi lamentable d'aspect qu'une poche vide, bordée de sordides petites maisons à demi séparées quoique indissolublement unies, qui faisaient penser à des couples d'époux mal assortis. Si souvent qu'il fût

allé jusqu'à l'entrée, il n'avait jamais été plus loin. La tante était morte, cela Stransom l'avait immédiatement deviné, il devinait aussi que cela faisait une différence ; mais quand, pour la première fois, elle eut mentionné le numéro de sa maison, il se trouva, en la quittant, bouleversé par cette soudaine libéralité.

Elle n'était pas, après tout, de ces personnes avec lesquelles les relations vont très vite. Il avait fallu à Stransom des mois et des mois pour apprendre son nom, des années et des années pour apprendre son adresse. Si à cette dernière rencontre, elle lui avait paru tellement vieillie, comment donc lui semblait-il à elle ? Elle avait atteint cette période de la vie, depuis longtemps franchie par Stransom, où la figure de l'ami rencontré par hasard, après une séparation, marque, cadran expressif, l'heure que nous avons tâché d'oublier. Il n'aurait pu exprimer ce qu'il attendait quand, le délai expiré, il tourna le coin où durant des années il s'était arrêté ; ne pas s'arrêter était en soi-même une cause d'émotion suffisante. C'était en quelque sorte un évènement ; au cours de leur amitié aucun

événement ne s'était jamais produit. L'importance en devint plus grande, quand, cinq minutes plus tard, dans le cadre élégant et discret de son petit salon, elle balbutia un accueil qui montrait quelles proportions cet événement prenait pour elle aussi. Il avait l'étrange impression d'être venu pour quelque chose de particulier, impression étrange, car, au sens littéral du mot, il n'y avait rien de particulier entre eux, rien si ce n'est qu'ils sentaient un même intérêt régir leur vie, ce qui, depuis longtemps déjà, était devenu pour eux une admirable certitude.

Cependant après qu'elle eut dit : « Vous pourrez toujours venir, désormais », cette chose qu'attendait Stransom, qui était sa raison d'être là, lui sembla déjà accomplie. Il lui demanda si la mort de sa tante était la cause de ce changement, ce à quoi elle répliqua : « Elle n'a jamais su que je vous connaissais, je désirais qu'elle l'ignorât. » Le magnifique rayonnement de sa candeur – sa beauté fanée était semblable à un crépuscule d'été – séparait ces mots de toute idée d'hypocrisie. Ils auraient pu le frapper comme la

preuve d'une profonde dissimulation, mais toujours elle lui avait donné l'impression d'agir selon des raisons nobles et élevées. La tante disparue était présente, tandis qu'il regardait autour de lui, dans les petits détails raffinés de la pièce : velours perlé, damas cannelé ; et bien qu'il eût, comme nous le savons, une grande vénération pour les morts, il se surprit à ne pas regretter vraiment cette dame. Si elle n'avait pas place sur sa longue liste à lui, elle avait place toutefois sur la courte liste de sa nièce et bientôt Stransom émit cette remarque que désormais elle aurait au moins, à l'église qu'ils fréquentaient tous deux, une nouvelle raison à sa dévotion.

« Oui, j'en aurai une autre. Elle était très bonne pour moi. C'est là ce qui fait la différence. »

Réfléchissant longuement, avant de faire le moindre geste de se retirer, Stransom jugea que la différence serait très grande et consisterait en bien d'autres choses.

Cette idée le glaça plutôt, car ils avaient été heureux ensemble, tels qu'ils étaient auparavant ;

en tout cas, il avait obtenu d'elle l'assurance qu'elle jouirait dorénavant de moyens moins restreints ; la petite fortune de sa tante lui revenait, de sorte qu'elle pourrait désormais dépenser pour elle seule ce qui jadis avait dû suffire pour deux. Ceci causa à Stransom une joie, car il lui avait été jusqu'ici également impossible de lui offrir des cadeaux et de refréner aisément son désir de générosité.

C'était trop laid cette façon de vivre à ses côtés dans l'abondance, sans qu'il lui fût possible d'adonner sa pauvreté à elle, largesse qui eût été manifestement une fausse note. L'amélioration de sa situation semblait seulement affirmer en un sens la solitude de son amour. Ainsi, de plus en plus, il vivrait exclusivement pour leur culte étroit, et cela au moment même où Stransom commençait à sentir que, l'ayant établi, il se pourrait que, lassé, il l'abandonnât.

Après être resté un moment dans ce petit salon terne, elle se leva : « Ceci n'est pas mon coin, passons dans ma chambre. » Ils n'eurent qu'à traverser l'étroit hall pour se trouver transportés

dans une atmosphère toute différente. Quand elle eut refermé la porte de la première pièce, il se sentit en pleine possession d'elle. L'endroit avait l'éclat de la vie, il était « expressif », ses murs rouge sombre s'animaient de souvenirs et de reliques. C'étaient des choses très simples, photographies et aquarelles, fragments d'écriture encadrés, fantômes de fleurs embaumées, mais un instant suffit pour révéler à Stransom qu'ils avaient tous une commune signification. C'était là qu'elle avait vécu et travaillé et déjà elle lui avait dit qu'elle ne changerait en rien le cadre de sa vie. Stransom déchiffrait dans ces objets qui l'entouraient leur rapport vis-à-vis d'elle et l'allusion générale aux lieux et aux époques ; au bout d'une minute il distingua le petit portrait d'un monsieur. À distance et sans verres, ses yeux furent attirés par cet objet, au point qu'il ressentit une vague curiosité. Bientôt, cette impression le fit s'approcher ; l'instant d'après ses yeux se fixaient sur le portrait, en pleine stupéfaction, avec la sensation d'avoir laissé échapper un son quelconque. Il eut ensuite conscience de laisser voir à sa compagne une face

blême, en se tournant vers elle, haletant :

– Acton Hague !

Sa surprise égala celle de Stransom :

– Vous le connaissiez ?

– Il fut l’ami de toute ma jeunesse et de ma première maturité. Et vous aussi, vous le connaissiez ?

Elle rougit et tarda un moment à répondre, son regard embrassa le cadre de la pièce, une étrange ironie lui monta aux lèvres, tandis qu’elle répétait :

– Je le connaissais ?...

Alors Stransom comprit, tandis que la chambre lui semblait osciller comme une cabine de navire, que les meubles, les objets, tout criait la présence d’Acton Hague, que c’était là un musée en son honneur, que toutes ces dernières années lui avaient été consacrées, que la châtre que lui Stransom avait édiflée, elle, dans sa passion, l’avait consacrée au culte d’Acton Hague. Pour Acton Hague seul, elle s’était agenouillée chaque jour devant son autel.

Qu'était-il besoin d'un cierge, pour lui, quand il était présent dans l'ensemble et le détail de cet autel ! Cette révélation souffleta si violemment notre ami, qu'il se laissa tomber sur un siège et demeura sans parler. Il l'avait vite senti secouée, elle aussi, par la force de son choc, mais comme elle s'effondrait sur le sofa à côté de lui et posait la main sur son bras, il comprit presque instantanément que, peut-être, elle ne pouvait pas ressentir ce choc aussi intensément qu'elle l'eût désiré.

VII

Il connut en cet instant deux choses : l'une, qu'en si longtemps elle n'avait perçu aucun écho de sa grande intimité ni de sa grande querelle ; l'autre, qu'en dépit de cette ignorance, assez étrangement, elle imaginait aussitôt une raison à sa stupeur.

– Combien extraordinaire, s'exclama-t-il soudain, que nous n'ayons jamais su !

Elle eut un pâle sourire qui sembla à Stransom plus étrange que le fait en lui-même :

– Je n’ai jamais, jamais parlé de lui.

Il parcourut la chambre du regard :

– Pourquoi, alors, si votre vie était si pleine de lui ?

– Est-ce que je ne pourrais aussi bien vous poser cette même question ? Votre vie aussi, n’a-t-elle pas été pleine de lui ?

– N’importe qui, n’importe quelle vie, ayant eu la merveilleuse expérience de l’approcher, de le connaître.

Après un instant Stransomn ajouta :

– Je n’ai jamais parlé de lui, car il m’avait causé, il y a quelques années, un tort inoubliable.

Elle se taisait, et de ne pas l’entendre émettre quelque protestation, dans cette atmosphère que dominait la présence d’Acton Hague, fit tressaillir Stransom. Elle acceptait ce qu’il venait de dire ; il tourna son regard vers elle, pour voir de quelle façon elle acceptait ses mots. Les larmes montaient à ses yeux, une étrange douceur

était empreinte dans le geste que fit sa main tendue pour saisir celle de Stransom. Jamais il n'avait connu chose plus merveilleuse que de voir, là, dans cette petite pièce, chapelle de souvenir et de culte, de voir cette femme lui laisser deviner avec cette exquise douceur que, de la part d'Acton Hague, toute injure était incroyable.

Le tic tac de la pendule résonnait dans le silence. Hague, sans doute, la lui avait offerte – et tout en lui laissant garder sa main dans les siennes, l'amie semblait assumer la responsabilité de sa douleur ancienne aussi bien que de sa souffrance actuelle. Stransom s'exclama :

– Dieu ! comme il a dû vous traiter !

À ces mots, elle lâcha sa main, se leva, et, traversant la pièce, alla remettre droit un petit tableau qu'il avait légèrement déplacé en l'examinant, puis se tournant vers lui, elle déclara avec sa pâle gaieté, à peine recouvrée :

– Je lui ai pardonné.

– Je sais ce que vous avez fait, dit Stransom, je

sais ce que vous avez fait pendant des années.

Ils se regardèrent un moment à travers tout ce passé, lisant dans les yeux l'un de l'autre leur longue communauté de servitude. Ce regard fut au sentiment de Stransom une longue confession, une confession rigoureuse et complète de la femme qui se tenait là devant lui, rougissante ; elle parut comprendre ce qu'il y lisait. Il se leva :

– Combien vous avez dû l'aimer ! gémit-il.

– Les femmes ne sont point comme les hommes. Elles peuvent aider même ceux par qui elles ont souffert.

– Les femmes sont admirables, dit Stransom, mais je vous assure que, moi aussi, je lui ai pardonné.

– Si je m'étais douté de cette étrange histoire, je ne vous aurais pas amené ici.

– De sorte que nous eussions pu continuer à vivre dans l'ignorance jusqu'à la fin ?

– Qu'entendez-vous par la fin ? demanda-t-elle toujours souriante.

À cela, il ne put que répondre avec un sourire :

– Vous verrez... quand cela arrivera.

Elle réfléchit :

– Ceci vaut mieux peut-être, mais tels que nous étions auparavant, nous étions bien.

Il demanda :

– Ne lui est-il jamais arrivé de parler de moi ?

Réfléchissant plus profondément encore, elle ne répondit pas ; il comprit que la seule réponse adéquate qu'elle eût pu faire à cette question, eût été de lui demander combien souvent lui-même avait parlé de leur redoutable ami.

Un éclair de gaieté parut soudain sur ses traits et l'excitation de son esprit se révéla en cet appel :

– Vous lui avez pardonné ?

– Comment sans cela pourrais-je m'attarder ici ?

Elle tressaillit visiblement, sous la profonde quoique involontaire ironie de cette phrase, mais au même instant, elle interrogeait, haletante :

– Alors ?... parmi les lumières de votre

autel... ?

– Il n’y en a jamais eu pour Acton Hague.

Elle le dévisagea, l’air abattu :

– Mais s’il est un de vos morts ?

– Il est un des morts de ce monde, si vous voulez, l’un de vos morts. Mais il n’est pas l’un des *miens*. Mes morts sont ceux qui moururent en possession de moi-même et en ma possession. Ils sont miens dans la mort, car ils furent miens dans la vie.

– Mais lui fut l’un des vôtres durant sa vie, même s’il cessa de l’être pour un temps. Si vous lui avez pardonné, vous êtes revenu à lui. Ceux qu’une fois nous avons aimés...

– Sont ceux qui peuvent nous blesser le plus profondément, interrompit Stransom.

– Ah ! ce n’est pas vrai, vous ne lui avez point pardonné, gémit-elle avec un accent de détresse qui frappa Stransom.

Il la regarda, comme jamais il ne l’avait encore regardée.

– Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

– Tout, – puis brusquement elle lui tendit la main : – Adieu !

Il se sentit aussi transi que le soir où il avait lu la mort de cet homme :

– Vous voulez dire que nous ne nous rencontrerons plus jamais ?

– Plus jamais dans les conditions où nous nous sommes rencontrés... plus là-bas !

Il demeurerait consterné de la rupture de ce lien puissant qui les enchaînait l'un à l'autre, consterné de ce renoncement qui résonnait avec fracas dans les mots qu'elle venait de prononcer :

– Mais qu'y a-t-il de changé pour vous... ?

Elle attendit ; l'acuité du trouble où il la voyait pour la première fois la rendait rigide et splendide.

– Comment pourriez-vous comprendre maintenant, quand vous ne compreniez pas auparavant ?

– Je ne comprenais pas avant, seulement parce

que je ne savais pas. Maintenant que je sais, je vois avec quoi j'ai vécu durant de longues années, répondit doucement Stransom.

Elle le regarda d'un air reconnaissant, rendant justice à cette douceur :

– Après vous avoir révélé tant de ma vie, comment vous demander de partager ce passé et de vivre avec cette idée ?

– J'ai édifié mon autel avec ses significations multiples... commença Stransom.

Mais elle l'interrompit vivement :

– Vous avez édifié votre autel, et quand j'en sentais le plus le besoin, je l'ai trouvé prêt dans sa splendeur. Je m'en suis servi avec la reconnaissance que je vous ai toujours montrée, car je savais depuis longtemps qu'il était consacré à la mort... Je vous ai dit, il y a longtemps déjà, que mes morts n'étaient pas nombreux. Les vôtres l'étaient, mais ce que vous aviez fait pour eux n'était pas trop pour mon culte unique. Vous aviez mis une flamme pour chacun d'eux ; ces flammes, je les ai toutes

réunies pour le culte d'un seul.

– Nous avons simplement des intentions différentes, répliqua-t-il, cela, comme vous le dites, je le sais parfaitement et je ne vois pas pourquoi votre intention ne pourrait continuer à vous soutenir.

– Cela vient de ce que vous êtes généreux ; vous pouvez, vous savez, vous faire une idée et réfléchir. Mais le charme est rompu.

Bien qu'il se refusât à admettre cette évidence, il semblait bien aussi au pauvre Stransom que le charme était rompu, et l'avenir s'étendait devant lui en une perspective grise et déserte.

Il ne put dire toutefois que ceci :

– J'espère que vous essayerez cependant avant de renoncer...

– Si j'avais su que vous l'eussiez jamais connu, j'aurais pris pour un fait acquis qu'il avait son cierge, répondit-elle, ce qui est changé, vous le dites, c'est qu'en faisant cette découverte, je vois qu'il n'en a jamais eu, c'est là ce qui explique mon attitude... – Elle s'arrêta un instant,

réfléchissant comment la qualifier, et dit simplement : – tout à fait fausse.

– Revenez une fois encore, supplia-t-il.

– Lui donnerez-vous son cierge ? demanda-t-elle.

Il hésita un moment, non qu'il doutât de son sentiment, mais ce qu'il allait dire sonnerait peu agréablement dans le silence.

– Je ne puis faire cela, déclara-t-il enfin.

– Alors, adieu.

Et elle lui tendit la main à nouveau. On le congédiait. D'ailleurs dans le tumulte de ce qui s'était révélé à lui, il sentit la nécessité de se remettre, cela ne lui était possible que dans la solitude.

Pourtant il demeura, s'attardant pour voir si elle ne trouverait point quelque compromis, quelque atténuation à proposer.

Il rencontra seulement ses grands yeux éplorés dans lesquels il lut une peine égale à la sienne. C'est pourquoi il dit :

– Quoi qu’il en soit, je puis au moins vous voir ici.

– Oh oui, venez si vous voulez. Mais je ne crois pas que cela soit une solution.

Il embrassa la pièce d’un dernier coup d’œil, il savait que lui aussi était bien peu sûr que ce fût là une solution.

Il se sentit frappé, il avait de plus en plus froid et ce froid l’envahissait comme un frisson de fièvre, il lui fallait faire un effort pour ne pas trembler.

Et d’une voix plaintive :

– Il faut que j’essaie de mon côté, si vous ne pouvez point le faire du vôtre...

Elle l’accompagna jusqu’au vestibule ; sur le seuil, Stransom lui posa la question dont la réponse semblait à son esprit la plus difficile à trouver :

– Pourquoi ne m’avez-vous jamais laissé venir auparavant ?

– Parce que ma tante vous aurait vu et il m’aurait fallu lui expliquer comment je vous

avais connu.

– Et quelle objection y aurait-il eu à cela ?

– Cela eût entraîné d'autres explications ; de toute façon, je risquais cet ennui-là.

– Sûrement, elle savait que vous alliez à l'église tous les jours ? insista Stransom.

– Elle ne savait pas pour qui j'y allais.

– Alors, elle n'a jamais entendu parler de moi.

– Vous allez me croire hypocrite, dissimulée, mais je n'ai pas eu à l'être.

Stransom se trouvait maintenant sur la dernière marche, son hôtesse refermait à demi la porte derrière lui. Dans la porte entrouverte, il voyait son visage encadré. Il fit un appel suprême :

– Que vous a-t-il fait ?

– Cela eût été révélé. Elle vous l'aurait dit. C'était là la terreur de mon cœur, c'était là ma raison...

Et elle referma la porte, le laissant dehors... seul...

VIII

Il l'avait impitoyablement abandonnée.

C'était là naturellement ce qu'il avait d'abord fait. Peu à peu, dans la solitude et le loisir, Stransom, ajustant les fragments qu'il possédait et éclaircissant à la réflexion cent points obscurs, reconstitua toute l'histoire.

Elle n'avait connu Hague qu'après la rupture des relations entre ce dernier et Stransom – longtemps après très probablement – et il était naturel que, de la vie privée d'Hague, elle n'eût connu que ce qu'il avait jugé bon de lui communiquer. Il était parfaitement concevable qu'il y eût des passages de sa vie dont il ne lui eût jamais parlé, même aux plus tendres heures d'expansion.

La plupart des phases de la carrière d'un homme si en vue étaient connues du public. Mais elle vivait en dehors du monde. Et la seule époque qu'elle eût pu connaître nettement eût été

celle qui avait suivi l'aurore de son propre drame. À sa place, un homme eût cherché à connaître le passé et, pour l'exhumer, aurait consulté des journaux de vieille date.

Il était remarquable qu'au cours de leur long pèlerinage, et côte à côte, aux souvenirs du Passé, aucun incident ne leur eût jamais donné l'éveil.

Mais à quoi bon dissenter là-dessus ? D'ailleurs l'incident s'était produit, du simple fait de cette sécurité qui avait prévalu, endormant la vigilance de leur amitié.

D'Hague, elle n'avait pris que ce qu'il lui avait donné ; son ignorance en ce qui concernait tout ce qui avait eu quelque rapport avec lui était un trait vraiment surprenant. Stramson reconnaissait l'influence puissante du mort dans la formation morale de cette femme.

En elle c'était cette œuvre, ce tableau qui frappait la vue de notre ami. Découvrir que la femme avec laquelle il s'était senti en communion si intime, si élevée, durant de longues années, avait été plus ou moins façonnée par Acton Hague, cela suffoquait Stransom, le

laissant tout étourdi.

Telle qu'il l'avait vue assise aujourd'hui, elle était marquée de l'ineffaçable empreinte du mort.

Bienveillante, sans faute, sans amertume, ainsi qu'elle lui semblait, Stransom ne pouvait éloigner de lui-même l'impression d'avoir été en quelque sorte victime d'une fraude. Elle l'avait abusé, profondément abusé, bien qu'elle ne s'en fût pas plus douté que lui.

Tout ce passé plus récent s'évoqua à ses yeux et lui apparut comme un temps gaspillé de façon absurde et grotesque.

Telles furent ses premières réflexions ; au bout d'un moment il se sentit plus flottant, plus hésitant et, enfin seulement, plus troublé. Stransom imagina, se souvint, reconstitua, dessina à son idée cette vérité qu'elle s'était refusée à lui livrer.

L'effet de cet effort fut de la lui montrer plus imprégnée encore de sa foi en son ami défunt.

Malgré l'étrangeté de la situation, sa nature, à elle, sembla à Stransom plus élevée que la sienne

propre, d'autant plus élevée qu'elle avait dû être, qu'elle avait sûrement été plus blessée et avait plus souffert.

Une femme, si elle avait à supporter quelque injustice, subissait toujours une injustice plus cruelle qu'un homme. La croix la plus légère qui pourrait lui échoir serait plus lourde à ses frêles épaules que la croix la plus lourde aux épaules d'un homme. Il était certain que cette créature d'élite ne se serait point contentée d'une moindre épreuve.

Sransom était frappé d'horreur à l'idée d'un semblable abandon, d'un tel désarroi. Il fallait en effet qu'elle eût été moulée par des mains puissantes pour avoir été capable de convertir sa souffrance en cette sublime exaltation.

Cet individu n'avait eu qu'à mourir pour que tout ce qu'il y avait de laid en lui eût été effacé ; il était vain d'essayer de deviner ce qui s'était passé au juste, mais il était clair qu'elle avait fini par s'accuser elle-même. Elle l'absolvait en tout et adorait jusqu'à ses propres plaies qui lui venaient de cet homme.

Comme une marée puissante, sa passion pour le mort, cette passion que Hague avait exploitée, après l'heure du reflux, était remontée et demeurerait désormais à jamais étale, la profondeur de sa tendresse à jamais insondable.

Stransom pensait en toute sincérité avoir pardonné à Hague. Mais comme il était loin d'avoir accompli le miracle qu'elle avait su accomplir ! Son pardon à lui consistait en silence, son pardon à elle était fait de mots qu'elle ne prononçait pas tout haut.

Là lumière qu'elle avait réclamée sur son autel eût brisé de son éclair le silence de Stransom, tandis que toutes les lumières dans l'église l'éblouissaient, elle, et mettaient une sourdine aux paroles de son cœur.

Elle avait eu raison en ce qui concerne la différence, – elle avait dit vrai à propos du changement : Stransom reconnut bientôt qu'il était jaloux, d'une jalousie perverse, d'une jalousie aiguë. La marée de son amitié pour Hague avait baissé, mais n'avait jamais remonté ; s'il avait « pardonné » au mort, ce pardon était

une pauvre chose, un rouage dont le ressort était cassé. Le fait même qu'elle désirait un signe matériel qui rendrait son amant défunt l'égal des « Autres » de la chapelle, faisait paraître aux yeux de Stransom cette concession trop grandiose, trop solennelle. Il ne s'était jamais considéré comme un homme dur, obstiné, mais cette épreuve exorbitante que l'on exigeait de lui l'eût aisément rendu tel. Il tournait et retournait cette condition en son esprit et la considérait de points de vue qui semblaient chaque fois plus distants. Plus il l'envisageait, moins elle lui semblait acceptable. En même temps, il ne se faisait point illusion sur l'effet d'un refus de sa part, il voyait parfaitement comment cela équivaldrait à une rupture.

Il la laissa dans sa solitude durant une semaine, mais quand enfin il retourna la voir, sa conviction se trouva cruellement confirmée.

Pendant ces quelques jours d'intervalle, il s'était tenu loin de l'église, et elle n'eut point besoin de lui assurer qu'elle non plus n'y était pas entrée. Le changement était suffisamment

radical : il avait brisé sa vie à elle ! Bien plus, il avait brisé sa vie à lui aussi. Tous les feux de son autel lui semblaient soudain s'être éteints. Une grande indifférence s'empara de lui et le poids même de cette indifférence constituait pour Stransom une peine nouvelle. Il ne sut ce qu'était pour lui sa dévotion que du jour où elle eut cessé, le jour où, gardien de son culte, il cessa de veiller.

Jamais il n'avait su avec quelle confiance sereine il avait compté sur le service suprême auquel il devait renoncer. En raison de cet abandon, le futur entier s'écroulait, de là venait la mortelle déception de Stransom.

Les jours passés loin d'elle lui donnèrent la preuve de la fermeté de sa résolution ; il ne pouvait imaginer qu'elle fût vindicative ou même rancunière. Elle ne l'avait pas abandonné dans un mouvement de colère, elle s'était simplement soumise à l'implacable réalité, à l'âpre logique de la vie... Cela lui apparut tandis qu'il lui parlait, assis dans ce salon où subsistait l'atmosphère imprégnée des conversations de sa défunte tante,

telles les vibrations attardées d'un clavecin fêlé. Elle essayait de lui faire oublier combien ils étaient loin l'un de l'autre, désormais ; mais, dominés par le sentiment de ce à quoi il leur fallait renoncer, il était impossible à Stransom de ne pas avoir de regrets et de compassion pour elle. Il lui avait pris tellement plus qu'elle ne lui avait pris à lui ! Il discuta encore avec elle, il lui dit qu'elle pourrait maintenant avoir l'autel pour elle toute seule, mais elle se contenta de secouer tristement la tête, le suppliant de ne point s'épuiser en faveur de l'impossible, en faveur d'un passé éteint. Ne se rendait-il point compte que ces rites qu'il avait institués impliquaient en eux-mêmes l'exclusion d'elle, de son désir, de son aspiration ? Elle ne regrettait rien de ce qui était advenu. Tant qu'elle n'avait pas su, tout avait été parfait, maintenant elle en savait trop, et une fois leurs yeux ouverts, il ne leur restait plus qu'à se soumettre.

Sans doute avaient-ils joui assez longtemps du bonheur de faire route ensemble. Elle était douce, reconnaissante et résignée, mais cet aspect voilait une inébranlable résolution. Stransom comprit

que jamais plus il ne franchirait le seuil de cette pièce intime où elle l'avait admis lors de sa première visite. Cette pensée lui fit sentir combien il redevenait étranger, et communiqua une certaine gêne consciente à son attitude quand il la revit. Il aurait eu horreur de plonger à nouveau dans l'abîme des souvenirs, mais la perspective contraire lui était aussi pénible.

Après l'avoir revue trois ou quatre fois, il remarqua que ces visites n'avaient d'autre effet que de diminuer cruellement leur intimité. Il l'avait mieux connue, l'avait mieux appréciée, plus librement, quand ils ne faisaient que se promener ou s'agenouiller ensemble. Actuellement ils ne faisaient qu'un simulacre, avant ils étaient sincères. Ils tentèrent de reprendre leurs promenades, mais ce ne fut qu'une lamentable tentative. Tout cela était né et intimement dépendant de leurs visites à l'église. Ils n'avaient jamais fait que flâner ensemble en quittant la chapelle, ou étaient entrés s'y reposer tous deux après une promenade. En outre Stransom déclinait, il ne pouvait plus marcher comme autrefois. Ce vide rompait l'équilibre de

toute son existence – leur vie n’était plus qu’un lambeau inutile. Notre ami était franc et n’avait aucune fantaisie, il ne cachait point son regret nuancé de reproche, il ne cachait plus l’effort qu’il faisait pour la convaincre. La réponse qu’elle lui donnait, quelle qu’elle fût, revenait toujours au même ; elle lui conseillait, quand il parlait d’arriver à la persuader, de calculer quel réconfort elle trouvait, elle, dans sa propre conviction.

Lui ne trouvait nul apaisement même à se plaindre, puisque toute allusion à ce qui leur était arrivé ne faisait que rendre plus présent encore l’auteur de leur peine. Acton Hague était entre eux. C’était là l’essence même de la chose, et jamais sa présence n’était plus sensible entre eux que lorsqu’ils se trouvaient face à face. Alors, bien qu’il désirât toujours bannir cet intrus, Stransom avait l’étrange impression de se débattre pour pouvoir se libérer et respirer, libération qui eût cependant impliqué l’acceptation de cette présence. Profondément déconcerté par ce qu’il savait, il était encore plus troublé par ce qu’il ne savait pas. Il avait

parfaitement conscience que dire du mal de son ancien ami, ou raconter l'histoire de leur dispute, eût été un procédé affreusement vulgaire, et cependant cela le vexait que la réserve observée par elle à ce sujet ne lui fournît point prétexte à parler et eût l'aspect d'une magnanimité supérieure à la sienne. Il fit son examen de conscience, s'accusa, s'interrogea : l'aimait-il donc, pour accorder une telle attention aux aventures qu'elle avait eues jadis ? — Pas un seul instant il n'avait admis qu'il l'aimait ; c'est pourquoi rien ne pouvait plus le surprendre que de se découvrir jaloux. Si ce n'était pas la jalousie, qui pouvait provoquer chez un homme cette torturante soif de détails propres à le faire souffrir ? Il savait assez qu'il ne les obtiendrait jamais de la seule personne qui à ce jour eût pu les lui révéler. Elle laissait les yeux sombres de Stransom la harceler de questions et ne répondait que d'un sourire empreint d'une exquise pitié, ne prononçant pas plus le mot qui révélerait son secret, que le mot qui semblerait effacer en Stransom la raison d'être de son amertume. Elle ne disait rien, ne jugeait rien ; elle acceptait tout,

sauf la possibilité d'un retour aux symboles et au culte d'autrefois. Stransom devinait que, pour elle aussi, ils avaient vécu d'une vie individuelle, ces symboles ; ils avaient évoqué certaines heures, certaines particularités, chacun représentait un anneau de sa chaîne. Il lui parut clair que la difficulté pour lui provenait de ce fait que la nature même de l'excuse qu'il pouvait invoquer en faveur de son déloyal ami constituait un obstacle en elle-même ; que cette excuse vînt d'Elle, était précisément le vice qui en ruinait la valeur. Il sentait qu'il eût accédé à la voix de la générosité pure et impersonnelle, il en eût déferé à un avocat, qui, parlant au nom d'une Justice abstraite et supérieure, eût imaginé de dire : « Ah ! souvenez-vous seulement de ce qu'il y avait en lui de meilleur. Ayez pitié de lui, prenez soin de lui ! » Mais prendre soin d'Hague, de la façon même qui avait amené Stransom à découvrir une nouvelle infamie de sa part, ce n'était plus avoir pitié de lui, c'était lui rendre hommage, le glorifier. — Plus Stransom réfléchissait, plus il se rendait compte que, quelle qu'eût été la nature des relations d'Hague et de

son amie, elles n'avaient pu être en elles-mêmes qu'une déception plus ou moins bien combinée – quelle part cet épisode avait-il joué dans la vie d'Acton Hague, dans cette vie que le monde connaissait ?... Pourquoi n'en avait-on jamais entendu parler, si cela avait eu le caractère de franchise propre aux choses honorables ?... Stransom était assez au courant des autres liaisons d'Acton Hague, de ses devoirs et de ses rôles, sans parler de sa nature même, pour être sûr qu'il y avait eu là quelque infamie. D'une façon ou d'une autre, cette créature avait été froidement sacrifiée. – C'est pourquoi, après avoir réfléchi, Stransom s'en tint à sa résolution première, décida qu'il ne pouvait accepter Hague, qu'il devait l'abandonner.

IX

Cependant ce n'était pas là une solution, surtout après que Stransom eut reparlé à son amie du plan qu'elle aurait à exécuter après sa mort à

lui.

Aux jours d'autrefois il en avait parlé et elle avait répondu avec franchise, marquant seulement une répugnance polie et touchante pour Stransom, à s'attarder sur le sujet de sa mort.

Elle avait alors nettement accepté cette mission et autorisé Stransom à comprendre qu'il pouvait compter sur elle pour être éventuellement la gardienne de son tabernacle ; ce fut au nom de ce qui s'était passé entre eux qu'il fit appel à son amie pour qu'elle ne l'abandonnât point en sa vieillesse.

À présent elle écoutait avec une froideur glaciale, et marquait de la répulsion à revenir sur ses paroles pour les discuter ; mais sa répulsion semblait nuancée d'une certaine douceur, car elle exprimait le sentiment qu'elle avait de l'abandon où il était.

Cependant ses conditions restaient les mêmes, à peine plus difficiles à entendre pour n'être pas énoncées à voix haute ; pourtant il était sûr qu'au fond elle se sentait cruellement frustrée de la

satisfaction que lui eût apportée ce legs sacré confié par Stransom. Cet avenir si plein, si riche, leur manquait à tous les deux, mais il lui manquait plus à elle, parce qu'en somme il avait dû lui appartenir exclusivement ; le fait même de la voir renoncer, de la voir accepter cette perte, donnait à Stransom la mesure de la préférence qu'elle avait pour le souvenir d'Acton Hague.

Il avait assez le sens de l'humour pour rire d'un rire amer, tout en se disant : « Pourquoi diable l'aime-t-elle tellement plus qu'elle ne m'aime ? » Il était, certes, aisé d'en concevoir les raisons ! – Mais cette faculté qu'il avait de s'analyser n'apaisait point l'irritation qui sourdait en lui. Rien jusqu'ici ne lui avait autant donné envie de renoncer à tout. Certes, il avait actuellement atteint l'âge du renoncement, mais jusqu'à ce jour, il n'avait jamais perçu si nettement qu'il était temps pour lui d'abandonner la partie.

De fait, après une période de six mois, il avait renoncé à cette amitié jadis si exquise et si

réconfortante. Cette privation lui apparaissait sous deux aspects. – L'aspect qu'elle avait revêtu lors du dernier effort de Stransom pour cultiver cette amitié était le plus pénible à considérer. Elle apparaissait alors comme la privation qu'il infligeait. Sous l'autre aspect, elle n'était que la privation qu'il supportait. Il se les murmurait à lui-même, dans la solitude, ces conditions qu'elle n'énonçait jamais : « Une de plus, une de plus, rien qu'une de plus. »

Sûrement, il déclinait, il en avait la sensation, quand, en plein travail, il se surprenait à rêver, le regard fixe dans le vide, et à répéter cette phrase absurde. En outre, il en avait la preuve, se sentant si faible et si souffrant. Son irritation revêtit une forme de mélancolie et cette mélancolie le convainquit que sa santé l'abandonnait. Puis son autel n'existait plus ; quand il évoquait en songe sa chapelle, il ne voyait plus qu'une vaste caverne sombre. Toutes les lumières s'étaient éteintes. Tous ses morts étaient morts pour la seconde fois.

Au début, il se rendait difficilement compte

comment son ancienne amie avait eu le pouvoir d'éteindre leur flamme puisque ce n'était ni par elle, ni pour elle qu'ils avaient été jadis rappelés à la vie.

Il comprit alors que leur survie n'avait existé que dans son âme à lui, Stransom ; maintenant, ils ne pouvaient plus respirer dans l'atmosphère qui régnait dans cette âme.

Les cierges pourraient continuer à brûler, mais chacun d'eux aurait perdu l'éclat particulier qui lui était propre. L'église était vide désormais, c'était la présence de Stransom, celle de son amie en deuil, leur présence à tous deux qui l'avait remplie de tout un monde évoqué. Un rouage faussé et c'était la fin de tout.

Le silence de la femme avait fait disparaître l'harmonie du cantique.

Après trois mois écoulés, Stransom se sentit si solitaire qu'il retourna à son autel : puisque durant des années ses morts avaient été sa société préférée, peut-être ne se résigneraient-ils point ce

à qu'il les abandonnât sans tenter à leur tour quelque chose pour lui. Il les trouva là, faisceau élançé, scintillant et radieux, tels qu'il les avait laissés, tels que, parfois, il les avait comparés aux lueurs d'un phare éclairant du haut d'une falaise l'océan de la vie.

Ce lui fut un soulagement de sentir, au bout d'un moment qu'il était assis là, que ses morts gardaient leur pouvoir sur lui.

De plus en plus il se fatiguait facilement, il ne sortait plus qu'en voiture. Les battements de son cœur s'affaiblissaient et détruisaient le réconfort que lui apportaient son culte et ses imaginations. Néanmoins, il retourna encore à son autel, y retourna maintes fois, et, finalement, pendant les six mois qui suivirent, il vécut en ce lieu avec un renouveau d'ardeur, une nouvelle fièvre d'exaltation.

L'église n'était pas chauffée en hiver et il était interdit à Stransom de s'exposer au froid, mais il lui semblait que, de son autel ardent, rayonnait une atmosphère qui le réchauffait, l'embrasait presque. Assis, il se prenait à réfléchir sur l'état

où il avait réduit sa compagne, l'amie exilée : que pouvait-elle faire des longues heures vides, de ces heures qu'elle aurait dû passer en cette chapelle ? Il y avait d'autres églises, d'autres autels, d'autres cierges ; d'une façon ou d'une autre, sa piété, certes, trouverait moyen de s'exprimer. Il n'avait matériellement pas pu la priver du culte qui lui était personnel. Il raisonnait ainsi, mais sans en tirer de satisfaction ; il savait bien qu'il ne saurait y avoir d'équivalent à cette colline de feu, dont elle lui avait dit, une fois, qu'elle répondait à son aspiration, comblait sa soif et son désir.

Comme ce symbole prenait de plus en plus d'importance à ses yeux à mesure que la pratique de sa dévotion devenait plus régulière, la pensée de son amie se débattant dans la solitude et dans l'obscurité lui causait chaque fois une angoisse plus pénible, plus douloureuse ; jamais ses rites n'avaient eu une existence plus matérielle, une valeur plus réelle qu'en ces dernières semaines, jamais la nombreuse réunion d'Eux, les « Autres », n'avait si bien répondu à l'appel de Stransom, et ne l'avait tant attiré à eux.

Il se perdait dans le rayonnement de ces flammes, s'abîmait en leur éclat, et ainsi de plus en plus atteignait le but qu'il avait désiré réaliser : leur créer un autel aussi éblouissant que peut être la vision du Ciel d'après l'imagination d'un enfant.

Il errait dans ce champ de lumière, parmi les longs cierges élancés, allant de candélabre en candélabre, de flamme en flamme, de nom en nom, de la rayonnante clarté de l'un de ces lumineux emblèmes à un autre, d'une âme évoquée, arrachée aux ténèbres de l'oubli, à une autre âme ressuscitée. Dans le sentiment intime d'avoir préservé, d'avoir sauvé les âmes de ses morts, l'instinct secret de Stransom trouvait une étrange et profonde jouissance. Il ne s'agissait point là de quelque conception théologique du Salut, ni d'une garantie d'une survie en un monde « au-delà » ; ils étaient sauvés, mieux sauvés que la foi ou les œuvres de foi ne l'eussent pu faire, sauvés, préservés en ce monde si chaudement vivant qu'ils avaient frissonné de le quitter, ils étaient ressuscités pour le présent et pour l'avenir, par l'assurance et la preuve du souvenir

humain.

À cette heure, Stransom survivait à tous ses amis ; la dernière flamme qui s'était élevée remontait à trois ans, il n'y en aurait plus à ajouter. Il faisait et refaisait l'appel, la liste lui semblait longue et close. Où pourrait-il en mettre un autre, à supposer qu'il n'y eût pas d'autre objection ? À quelle place dans le rang pourrait-il prétendre ?

Stransom songeait, avec un manque de sincérité dont il avait pleinement conscience, qu'il eût été bien difficile d'assigner une place à ce nouveau venu. D'ailleurs, plus il passait en revue la courte légion de ses Morts, lisant et relisant des histoires sans fin, jouant avec le silence, plus il constatait qu'il n'avait jamais introduit d'étranger parmi eux. Il avait eu ses heures de compassion, ses indulgences, grandes, immenses même en certains cas, mais quelle était donc au fond l'essence de son culte, si ce n'était le respect ?

Il s'étonnait lui-même de se sentir si raidi, si

rigide. À la fin de l'hiver, c'était la préoccupation dominante de son esprit ; l'éternel refrain, l'excuse pour l'admission d'un autre, se faisait vieux et agaçant. Un jour vint où, par simple lassitude, Stransom eût consenti à admettre cet Autre, si la seule symétrie de sa légion eût exigé cette présence.

La symétrie était une harmonie, et l'idée d'harmonie le hantait à présent. Il se répétait que l'harmonie résumait toute chose. Il se prit, en imagination, à démolir tout ce qu'il avait édifié, à le reconstruire suivant d'autres lignes, d'autres plans, combinant des juxtapositions et des contrastes différents. Il changeait de place tel ou tel cierge, distribuant autrement les espaces, effaçant toute possibilité d'un vide trop frappant. Il y avait entre ces cierges des relations subtiles et complexes, une combinaison qui eût permis de les reconnaître, et par moment Stransom croyait entrevoir le vide qui avait tant frappé la femme aujourd'hui exilée, assise sans doute, telle qu'il l'avait vue, en face du portrait d'Acton Hague.

De cette façon, il parvint enfin à une

conception de l'ensemble idéal qui laissait place pour une nouvelle flamme. « Juste une de plus – pour compléter le tout ; juste une de plus, une seule ! »

Il régnait, dans le cerveau de Stransom, une étrange confusion, car il sentait proche le jour où lui aussi serait au nombre d'Eux, « les Autres » ; que lui importerait alors ces Autres, puisqu'ils ne comptaient que pour les vivants ? Même en tant que l'un de ces morts, que lui importerait alors son autel, puisque le rêve qu'il avait de l'entretenir, de l'orner, serait évanoui ?

Et l'harmonie, qu'aurait-elle à voir en la matière si toutes ses flammes devaient être éteintes ? Ce qu'il avait désiré, c'était une chose établie à jamais. Il pourrait en assurer la continuité sous un prétexte ou un autre, mais la raison d'être qu'elle avait pour lui aurait cessé d'exister. Pourtant cette raison d'être, cette signification n'aurait dû prendre fin qu'avec la vie de cette femme qui seule en comprenait le sens.

En mars, une maladie contraignit Stransom à

rester une quinzaine de jours au lit ; quand il fut un peu mieux, on lui apprit deux choses qui s'étaient passées durant sa maladie : une dame, dont les domestiques ignoraient le nom (elle ne leur avait pas laissé), était venue trois fois demander de ses nouvelles. Puis, durant son sommeil, alors que son esprit divaguait manifestement, on l'avait entendu murmurer à plusieurs reprises :

« Rien qu'une de plus... rien qu'une. »

Dès qu'il se sentit capable de sortir, avant même que son médecin ne l'y eût autorisé, il partit en voiture, pour aller voir la dame qui était venue demander de ses nouvelles. Elle n'était pas chez elle. Cela fournit à Stransom prétexte à retourner à son autel, avant que les forces ne vinssent à lui manquer à nouveau.

Il pénétra seul dans l'église ; il avait refusé, de cette manière aimable et catégorique qu'il savait prendre, la compagnie de son domestique ou d'une infirmière. Il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ce que ces braves gens pensaient de lui ; ils avaient découvert la liaison clandestine,

l'aimant qui avait tenu Stransom durant tant d'années, – et, sans aucun doute, donnaient une interprétation toute de leur crû aux paroles étranges qu'ils lui avaient rapportées. La dame inconnue, c'était là la liaison clandestine ; rien ne pouvait rendre plus clair ce fait que la hâte indécente avec laquelle leur maître avait voulu la rejoindre.

Stransom s'effondra à genoux devant son autel, laissant tomber sa tête dans ses mains. Sa faiblesse, sa lassitude de vivre le terrassaient. Il lui sembla qu'il était venu là pour la reddition suprême.

Il se demanda d'abord comment il pourrait s'en aller, puis, ne croyant plus qu'il en aurait le pouvoir, ce désir même l'abandonna. Il était venu comme chaque fois, pour se perdre en une méditation sans notion du temps et du lieu ; le champ de lumières était toujours là ; certes, on pouvait errer dans ses méandres étincelants ; seulement, cette fois, il sentait qu'il errait pour ne jamais revenir. Il s'était donné à ses Morts et

c'était très bon. Cette fois-ci ses Morts le garderaient.

Il ne pouvait se relever, tout ce qu'il put faire fut de lever la tête et de fixer les yeux sur ses lumières. Elles semblaient d'une splendeur étrange, inaccoutumée, mais celle qui toujours attirait particulièrement Stransom brillait d'un éclat sans précédent. Elle était la voix centrale du Chœur, le cœur ardent de ce foyer de clarté ; en ce jour, elle semblait étendre, déployer de grandes ailes de flamme ; l'autel tout entier était embrasé, éblouissant, aveuglant ; la source de cet immense rayonnement brûlait d'une flamme plus claire que l'ensemble des autres, elle se fondait peu à peu en une forme vague ; cette forme, c'était la beauté humaine, la charité, c'était la lointaine figure de Mary Antrim... Elle souriait à Stransom dans la gloire des cieux, elle lui tendait cette gloire pour le soulever, le transporter et l'élever jusqu'à elle. Il inclina la tête, s'abîmant dans la soumission, et une autre vague déferla sur lui et le submergea... Était-ce là la transition de la joie aiguë à la douleur ? Au milieu de cette extase de joie, il sentit son visage devenir brûlant,

comme si cette révélation avait eu le caractère d'un reproche. Soudain, il opposa sa propre extase à la félicité qu'il avait refusée à un autre. Un souffle d'Amour, un souffle d'immortalité, c'était tout ce qu'il implorait, cet Autre, la vision de Mary Antrim ouvrit l'âme de Stransom et fit battre son cœur d'une fièvre de charité : il accueillerait la venue d'Acton Hague...

Après un moment, désespéré, il jeta un regard autour de lui : il lui semblait que la source de sa vie s'écoulait à grand flot. L'église était déserte, il était seul ; mais il voulait faire quelque chose, il avait un dernier ordre à donner, un dernier effort à faire. Il se leva, se tournant à demi pour s'appuyer au dossier d'un banc. Derrière lui, il y avait une forme prosternée, une forme déjà connue : une femme en grand deuil, abîmée dans la douleur ou dans la prière. Aux jours anciens il l'avait vue, la première fois qu'il était entré dans cette église ; il la regarda jusqu'à ce qu'elle sentît ce regard et il tressaillit. Elle leva la tête et son regard rencontra les yeux de Stransom ; le

compagnon des heures de dévotion était revenu.

Elle le regarda un moment, le visage perplexe et inquiet ; il vit qu'il lui avait fait peur ; puis, se levant très vite, elle vint droit à lui les deux mains tendues.

– Alors, vous avez pu venir ? Dieu vous a envoyé ! murmura-t-il souriant de bonheur.

– Vous êtes souffrant, très souffrant, vous ne devriez pas être ici, répondit-elle avec une sollicitude inquiète.

– Je crois que Dieu m'a envoyé moi aussi. J'étais malade quand je suis arrivé ici, mais votre vue fait des miracles. – Il tenait les mains de son amie qui le soutenait, le ranimait : – J'ai quelque chose à vous dire.

– Ne me le dites pas ! supplia-t-elle tendrement. Laissez-moi plutôt vous le dire. Cet après-midi, par un miracle, le plus exquis des miracles, le sentiment de distance qui nous séparait a disparu en moi. J'étais sortie, j'errais aux alentours d'ici, réfléchissant, solitaire, quand tout à coup quelque chose en mon cœur changea.

Voilà ce que je voulais vous dire. C'est là ma confession. Revenir ici, revenir immédiatement, cette idée me donnait des ailes. Il me semblait apercevoir soudain quelque chose. Il me semblait que tout devenait possible. Je pouvais venir et pour cette intention même qui vous faisait y venir, vous, cela suffisait. Aussi, me voici. Je ne viens pas pour moi, pour le seul Mort que j'avais. C'est fini, cela. Je suis ici pour Eux, Eux tous...

Haletante, mais infiniment soulagée par cette confession à voix basse, elle contemplait la magnificence de leur Autel et ses yeux en reflétaient la splendeur.

– Ils sont là pour vous, dit Stransom. Ne les sentez-vous pas plus présents ce soir qu'ils n'ont jamais été ? Ils parlent pour vous – ne les voyez-vous pas ? dans ce cantique de lumière ? Ils chantent, comme un chœur céleste. N'entendez-vous point ce qu'ils disent ? Ils offrent cela même que vous imploriez de moi.

– Ne parlez pas de cela... ne pensez plus à cela, oubliez-le !

Sa voix suppliait tout bas ; tandis que

l'inquiétude de ses yeux augmentait, elle dégagea l'une de ses mains et passa son bras autour de Stransom, pour le soutenir, l'aider à s'affaisser sur un siège.

Il se laissa aller, s'appuyant sur elle, il tomba sur le banc, elle se tint à genoux, à côté de lui, un bras de Stransom passé sur ses épaules. Il demeura ainsi un instant en contemplation devant son Autel :

– Ils disent qu'il y a un vide, un vide béant qui détruit l'ensemble de la figure. Ils disent qu'elle n'est pas finie, pas complète. Rien qu'une en plus..., ajoute-t-il doucement. N'est-ce pas là, ce que vous désiriez ? Oui, une de plus, une seule...

– Ah ! non ! plus rien, plus rien ! gémit-elle sans voix, l'idée paraissait lui faire horreur.

– Oui, une de plus, répéta-t-il simplement, rien qu'une... – et sa tête s'inclina sur l'épaule de son amie.

Elle sentit que, trop faible, il avait perdu connaissance. Seule avec lui dans la pénombre de l'église, elle se sentit glacée par l'immense

terreur de ce qui pouvait encore arriver, car le visage de Stransom avait la pâleur de la mort...

Table

L'élève	3
L'autel des morts.....	117

Cet ouvrage est le 14^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.